

LETTRE AUX COMMUNAUTÉS



Mission
DE FRANCE

**AFFECTIVITE
ET SEXUALITE**

1

mai - juin 1997

35 F

*Conseillère conjugale,
le cœur dévoilé*

*Accompagner
des garçons et des filles*

L'épreuve du sexuel

184

184 - 1997

MISSION DE FRANCE ET ASSOCIATION

Sommaire

Edito	
Le comité de rédaction	p. 1
Notre Père... qui n'es plus aux cieus !	
Hugues ERNOULT	p. 3
Conseillère conjugale, le cœur dévoilé	
Maryno BODINIER	p. 11
A propos du couple, de la famille et de l'amour	
Jeanne-Françoise HUTIN	p. 21
Accompagner des garçons et des filles...	
Arnaud FAVART	p. 27
Amour avant la mort	
Serge BAQUE	p. 35
L'épreuve du sexuel	
Philippe PORRET	p. 51
SOURCES :	
Qu'il me baise des baisers de sa bouche.	p. 56
UN LIVRE - UN AUTEUR : Xavier LACROIX	p. 66
EN LIBRAIRIE : Louis PEROUAS	p. 69

La Lettre aux Communautés est un lieu d'échange et de communication entre les équipes de la Mission de France, les équipes diocésaines associées et tous ceux, laïcs, prêtres, religieuses, qui sont engagés dans la recherche missionnaire de l'Eglise, en France et dans d'autres pays. Elle porte une attention particulière aux situations qui, aujourd'hui, transforment les données de la vie des hommes et la carte du monde. Elle veut contribuer aux dialogues d'Eglise à Eglise en sorte que l'Evangile ne demeure pas sous le boisseau à l'heure de la rencontre des civilisations.

Les documents qu'elle publie sont d'origine et de nature fort diverses : témoignages personnels, travaux d'équipes ou de groupes, études théologiques ou autres, réflexions sur les événements... Toutes ces contributions procèdent d'une même volonté de confrontation loyale avec les différentes situations et les courants de pensée qui interpellent notre foi. Elles veulent être une participation active à l'effort qui mobilise aujourd'hui le Peuple de Dieu pour comprendre, vivre et annoncer plus fidèlement l'Evangile du Salut.

Comment sortir des discours convenus sur l'affectivité et la sexualité, ceux qu'on nous assène à longueur d'ondes ou de pages comme ceux dans lesquels a été souvent enfermée la tradition judéo-chrétienne ?

Peut-être d'abord en reconnaissant ce qui transparaît au fil des pages qui suivent : loin d'être un lieu garanti de bonheur immédiat ou un chemin harmonieux de sanctification individuelle, la sexualité est un chemin éprouvant, dès les premiers instants de notre naissance. Et ceux qui disent le contraire, sont des menteurs !

Nous voici donc tout d'abord convoqués à une écoute humble et attentive du quotidien affectif vécu par tous ceux que nous côtoyons, écoute qui nous renvoie à notre propre chemin. Instants fugaces de vérité, paroles humaines : Qui dira le désir d'aimer et d'être aimé au cœur de l'homme ? Qui dira le désarroi ou la maladresse ? Qui dira l'attente ou la peur ? Qui dira la joie ? Sinon chaque être, avec ses mots, avec ses gestes ? Et le premier mouvement est bien celui du respect de ce lieu où chacun joue son existence et construit, avec d'autres, son histoire.

Mais l'écoute suffit-elle, si elle ne fait que renvoyer chacun à sa propre solitude ? Comment frayer un chemin dans cette épaisseur de vie et de mort ? Question intensément et journallement portée par les parents et éducateurs, question toujours ouverte, car la réponse est à inventer, au cœur de l'évolution de la société.

N'avons-nous vraiment rien à dire, à proposer ? Rien, si nous nous contentons de répéter un arsenal de règles. Il sera instinctivement et immanquablement discrédité par nos contemporains et finalement par nous aussi. Comment adhérer à une loi, s'il manque la promesse ?

Nous voici invités à prendre au sérieux la parole qui nous a été confiée en la personne du Christ, à l'accueillir, l'éprouver et la partager comme une parole de vie, comme un don sans retour, comme un chemin qui nous fait passer nous-mêmes de la mort à la vie. Il y a un horizon à toutes nos fragilités. Ce secret était sous-jacent à nos discours militants, mais pourquoi a-t-il été si peu dit, si pudiquement caché ? Nos chemins, avec leurs fulgurances et leurs déserts, avec leurs passions et leurs errances, ne sont-ils pas, en dernier ressort, des histoires d'amour ?

Le comité de rédaction

Notre Père... qui n'es plus aux cieux !

Hugues ERNOULT
membre de Galilée

Ces pages sont le fruit du témoignage et de la réflexion d'un médecin en PMI. On y voit comment les gens, dans une vie toute simple et éprouvée, côtoient toute la profondeur humaine et cette extrême fragilité.

Sexualité et loi

Associer ces deux termes aurait peut-être dû entraîner, chez le médecin de Protection Maternelle et Infantile que je suis, l'évocation de mes rapports avec les services judiciaires dans les affaires d'inceste et d'abus sexuel. La sexualité serait alors perçue par son côté obscur et la Loi prendrait la figure du jugement, de la con-

damnation... et du prix à payer pour le "crime" par son auteur sans pour autant réparer ce que cette transgression aurait détruit chez la victime... N'est-ce pas souvent ainsi que l'on parle de sexualité dans l'Eglise, n'évoquant que la face suspecte de son ambivalence. Renforçant la tendance contemporaine qui dissocie cette face de la vision imaginaire d'une simple jouissance immédiate et joyeuse.

Une autre vision s'impose pourtant à moi, sous la forme de deux histoires qui se répondent et parlent de vie et de mort... L'une d'elles est très actuelle, mille fois rencontrée dans ma pratique de médecin à l'écoute de l'enfant dans sa famille et son environnement. L'autre est une histoire très ancienne qui appartient maintenant au fond commun de l'humanité. Cette vision n'est pas une simple vision d'homme sur la sexualité, mais celle de regards d'enfant et de femme contemplés par un homme.

Dans ces deux histoires, la sexualité renverra d'abord à la naissance et à la place des uns et des autres dans cet événement. Les espèces vivantes asexuées ne naissent ni ne meurent. Chez les paramécies, par exemple, un individu "mère" se sépare en deux individus "filles". Dans les espèces sexuées, au contraire, deux individus différents s'unissent pour transmettre la vie qu'ils ont eux-mêmes reçue à un nouvel individu. Cette vie n'est pas simple excroissance d'eux-mêmes mais un troisième individu, ils ne se prolongeront pas mais devront mourir en laissant à cet

"autre" le soin de transmettre à son tour cette vie qu'ils lui ont donnée !

Telle est la loi première qui, sous le signe du chiffre 3, convoque à l'origine de la Vie, le Temps, la Différence et la Mort.

Naissance !... Dans le sang et l'eau, lors de cette séparation première, apparaît "ce que nul œil n'a jamais vu" : un nouveau visage. Dans le premier cri, se fait entendre une voix que "nulle oreille n'a jamais entendue". Quand le souffle entre dans ce corps en distendant les poumons et en fermant définitivement la circulation fœtale, il inscrit ce "nouveau"-né dans l'alternance d'inspirations et d'expirations marquant le temps jusqu'à sa mort.

Quel parent de nouveau-né ne s'est levé pour vérifier cette respiration au cours de la nuit ? Quel serait un baptême qui éviterait d'évoquer cette mort que l'on craint ?

Toute naissance ravive notre peur de mourir. Vient alors notre tentation primordiale : transgresser cette Loi et tenter de repasser du trois au deux, remonter le temps, nier la différence et refuser l'irréversible abandon qu'on appelle "mort". Il faut alors

se tenir serré, surtout ne pas lâcher prise et combler l'espace de la séparation. Surtout ne pas décevoir, ne pas faillir... pour ne pas être abandonné... Mais le Temps se poursuit et pose bientôt la terrible question de l'avenir : Où cela mène-t-il ?

Aimer à en mourir

L'histoire qui suit n'est pas une simple anecdote. Elle est histoire "type" toujours identique en sa structure mais toujours unique et singulière en sa réalité.

Une histoire d'enfant et de sa mère ; ce qui se donne à voir d'emblée est souvent une difficulté de séparation, un refus de la distance qui se manifeste par un refus d'aller dormir, de se laisser examiner ou d'aller à l'école. La fréquence de ce symptôme n'est pas sans faire écho à la difficulté contemporaine de se situer face aux médiations. Elle n'est pas sans lien non plus à la place que donne notre monde aux signes de la loi que sont les pères et leur sagesse, leur "tradition" (ouvrière,

celle du pays d'origine).

Mais revenons à notre histoire. Tout commence par une histoire d'Amour, mille fois rêvée, qui semble se réaliser enfin : « *Cette fois-ci c'est du solide, on va fêter nos trois mois...* » Sans doute cette histoire va, comme par magie, faire d'eux les adultes que ni le monde du travail ni leur entourage n'ont reconnus !... Il est fier de montrer cette belle fille qui s'est intéressée à lui... Elle rêve de tendresse, d'être gâtée... Mais cette magie n'opère pas si bien, et voilà qu'elle a peur de le perdre. Elle lui fait un enfant sans lui en parler, persuadée de lui donner ce qui les comblera et qui l'attachera à elle pour toujours. Et lui prend peur de cette responsabilité nouvelle à laquelle il ne se sent pas préparé et de ce rival qui semble déjà combler les désirs de sa compagne... Il se sauve pour ne pas risquer d'être rejeté !...

Et elle se retrouve seule, sans même le souvenir de cet homme qui l'a déçue. Ce ventre qui s'arrondit renforce encore sa peur d'être abandonnée ! Le terme de la naissance approche, et voilà l'accouche-

ment, souvent vécu comme une violence, où se mêlent le plaisir de donner la vie, de devenir mère, la douleur physique et la peur de mourir... A la jubilation de la reconnaissance de "son enfant" se mêle pourtant cette lancinante question : Celui-là va-t-il aussi me quitter ?...

Alors très vite on s'accroche l'un à l'autre. Ce Bébé qui fait d'elle une mère, qui lui procure la sollicitude de ses proches, la reconnaissance de la société et même des revenus, ce bébé qui occupe toutes ses journées devient "tout" pour elle... C'est rassurant de vérifier à chaque instant qu'il dépend bien d'elle et qu'au cordon sectionné à la naissance se substitue le lien de l'attachement. Elle tient enfin pour de bon celui qui la reconnaît et en qui elle se reconnaît. Serait-ce le bonheur d'être aimée enfin assuré ?

Mais très vite la tyrannie s'installe, ce lien n'est assuré que parce qu'elle répond à ses besoins. Il faut donc que ce bébé demande pour qu'elle puisse le satisfaire. Il dort, mais a-t-il assez bu ? Elle le réveille pour vérifier, elle le pèse, comptabilise ce

qu'il consomme, elle le lave, l'habille et guette le moindre de ses gestes interprété comme une demande expresse. Elle s'en occupe sans cesse et ne lui laisse pas de repos. Et le bébé rentre dans le jeu... Pour retrouver sa mère, il n'a d'autre voie que de répondre au désir de cette femme qui lui crie "aie besoin de moi", alors il crie, il la réveille, il exige et ne supporte pas d'attendre... La fatigue arrive chez l'un et chez l'autre, le soulagement tiré de la satisfaction du besoin se fait de plus en plus fugace... Il faut le répéter de plus en plus fréquemment... Bien évidemment, il devient impossible de répondre aux exigences de l'autre... Le manque de sommeil aggrave encore le sentiment de ne pas être à la hauteur (pour la maman) ou d'être "méchant" (pour le bébé)... Et vient alors la culpabilité, et il faut vérifier encore le lien qui les relie. Et l'on s'installe dans ces rôles, et l'on souffre tout cela comme une punition méritée. Ainsi se tisse une tyrannie réciproque sur le corps de l'autre qui n'est plus perçu que comme un objet dont la possession vous garantirait la vie.

Et l'enfant grandit... pour lui, vivre c'est "obtenir"... A force de chercher les limites à son bon vouloir sans jamais les trouver, il s'imagine tout puissant. Arrive alors l'âge de l'école... Et, brutalement, en ce lieu, sa puissance "magique" ne fonctionne plus. Alors à chaque fois qu'il n'obtient pas ce qu'il veut, il entend "je ne t'aime plus", la règle de vie lui apparaît comme une contrainte agressive. Habitué à tout obtenir immédiatement, le temps de l'apprentissage lui paraît une éternité, il n'arrive pas à se concentrer et passe sans cesse d'une activité à l'autre sans aller jusqu'à la réussir. Habitué à ce que sa mère anticipe ses demandes, il n'arrive pas à se faire comprendre... Il essaie alors de s'en sortir comme il l'a toujours fait, en tyrannisant son entourage... Un vrai petit sauvage, dira-t-on de lui, un enfant sans loi !

Sautons quelques années... Imaginons que cet enfant soit une fille ! Et la voilà rêvant d'une histoire d'Amour qu'elle n'a

jamais vu... Et voilà un homme qui semble deviner ses pensées, qui semble percevoir qu'au-delà de ses "caprices" se cache un immense besoin d'être aimée... « *Cette fois-ci c'est du solide, on va fêter nos trois mois d'amour...* »

Viendra-t-il enfin ce "Père" qui sache se faire aimer d'elle¹ ? Quand l'enfant poussera son premier cri, sa mère entendra-t-elle autre chose que le reproche de l'avoir mis au monde et de le livrer ainsi aux aléas du temps ? Enfin aimée, enfin aimante, saura-t-elle entendre en ce cri la manifestation du don de la vie qui vient de la traverser ?... Pourra-t-elle enfin faire niche de ses bras enveloppants le corps de leur enfant et l'offrir en partage à son compagnon, heureux jusqu'aux larmes ?

L'enfant sera alors reçu comme un don... Et le temps pourra devenir pour lui le temps du don et du partage.

C'est ce "passage" de la possession au don qui évoque pour moi la deuxième

1. - Il paraît que c'est son rôle premier, permettant à ce bébé de ne pas être un objet, le tout de sa mère. Osée 2, 21-22 : *"Je te fiancerai à moi pour toujours, je te fiancerai à moi par la justice et le droit, l'amour et la tendresse. Je te fiancerai à moi par la fidélité et tu connaîtras le Seigneur."*

histoire, récit hérité de mes pères qui l'ont eux-mêmes reçu comme "loi" de vie à transmettre.

Sagesse et parole de vie

(1 R 3,16-28)

« Alors deux prostituées vinrent se présenter devant le roi.

L'une dit : « *Je t'en supplie, mon Seigneur ; moi et cette femme, nous habitons la même maison, et j'ai accouché alors qu'elle s'y trouvait. Or trois jours après mon accouchement, cette femme accoucha à son tour. Nous étions ensemble, sans personne d'autre dans la maison ; il n'y avait que nous deux. Le fils de cette femme mourut une nuit parce qu'elle s'était couchée sur lui. Elle se leva au milieu de la nuit, prit mon fils qui était à côté de moi – ta servante dormait – et le coucha contre elle ; et son fils, le mort, elle le coucha contre moi. Je me levai le matin pour allaiter mon fils, mais il était mort. Le jour venu, je le regardais attentive-*

ment, mais ce n'était pas mon fils, celui dont j'avais accouché. »

L'autre femme dit : « *Non ! Mon fils, c'est le vivant, et ton fils, c'est le mort* » ; mais la première continuait à dire : « *Non ! ton fils, c'est le mort, et mon fils, c'est le vivant.* » Ainsi parlaient-elles devant le roi.

Le roi dit : « *Celle-ci dit : "Mon fils, c'est le vivant, et ton fils, c'est le mort" et celle-la dit : "Non ! ton fils, c'est le mort, et mon fils, c'est le vivant".* » Le roi dit : « *Apportez-moi une épée !* » Et l'on apporta l'épée devant le roi. Et le roi dit : « *Coupez en deux l'enfant vivant et donnez en une moitié à l'une et une moitié à l'autre.* »

La femme dont le fils était le vivant dit au roi – car ses entrailles étaient émues au sujet de son fils : « *Pardon, mon Seigneur ! Donnez-lui le bébé vivant, ne le tuez pas !* »

Tandis que l'autre disait : « *Il ne sera ni à moi ni à toi ! Coupez !* »

Alors le roi prit la parole et dit : « *Donnez à la première le bébé vivant, ne le tuez pas ; c'est elle qui est la mère.* »

Tout Israël entendit parler du jugement qu'avait rendu le roi et l'on craignit le roi, car on avait vu qu'il y avait en lui une sagesse divine pour rendre la justice. »

Salomon avait demandé "un cœur qui ait de l'entendement pour gouverner son peuple et discerner le bien du mal" (1 R 3, 9) et Dieu lui accorde cette sagesse ; nous en savons donc la source. Vient ensuite ce récit qui nous montre cette Loi "divine" en action.

"Alors deux prostituées..." Deux femmes sans hommes, sans pères pour leurs enfants ! Rien au départ ne permet de différencier ces deux femmes, enfermées sans témoins, la nuit, dans cette maison. Nous sommes dans un univers du "même", où tout se confond... Cet univers mène à la mort d'un enfant parce que sa mère n'a pas gardé la distance et s'est couchée dessus... Corps confondus jusqu'à l'étouffement ! Mort et vivant intervertis ! Accusations symétriques... Tout est mêlé,

la vie porte la mort et la parole est à la fois vraie et mensongère, sans qu'on puisse discerner le bien du mal...

Cet univers est nocturne où tout est indifférencié, univers clos où le corps est réduit à n'être qu'un objet qu'on échange (corps de prostitution, cadavre et corps y sont interchangeable...), univers privé où paroles mensongères et vérité ne peuvent être séparées, univers sans altérité où l'autre n'est qu'objet de possession que je peux faire mien jusqu'à faire passer ma convoitise avant sa vie ! Pourtant dans cet univers de "possession", où la vie n'est qu'une chose à s'approprier par ruse et par calcul, quand se fait le jour, une mère refuse de reconnaître ce corps inerte comme son enfant et porte l'affaire devant le Roi.

C'est cet univers de confusion qui est ainsi porté devant le Roi, espace public qui s'oppose point par point au précédent : espace de justice exposé au grand jour devant le peuple face au roi en position de "Tiers", "d'Autre". Ici point d'enquête, point d'interrogatoire, mais une parole tranchante : pour que les deux femmes

soient identiques, la seule solution est qu'il y ait deux enfants morts. Ici point de ruse ou de faux-fuyants. Salomon ne rentre pas dans le piège de la polémique, pas de manipulation pour faire avouer ; mais, épousant la logique qui lui est exposée, il la pousse jusqu'à son terme. Voilà enfin révélé au grand jour où mène cet univers d'appropriation... à la mort !

Cette révélation pousse au choix : devant chaque femme se dessinent deux voies (cf. Dt 30, 15-20). L'une choisit de ne pas s'approprier l'enfant pour qu'il vive. C'est du fond d'elle-même, de ses entrailles, qu'elle tire cette parole de vie : « *Qu'on lui donne l'enfant vivant !* » Elle se révèle alors comme "mère". Elle choisit l'univers du don, de la désappropriation, et du fond de ses entrailles elle laisse jaillir ce sentiment qui peut détourner de soi pour préférer l'autre, elle peut alors "donner la (sa) vie".

La Parole dite par le roi, sa Loi, n'est pas un "savoir sûr", ou un "jugement sûr". Elle est événement qui fait surgir la vérité

et la vie, force de (re)création ! Un jour viendra celui qui sera à la fois cette "Parole-événement" et celui qui "donne sa vie" pour nous.

Vers une autre naissance

Au terme de ce parcours où il s'agit toujours de donner la vie, un autre visage, une autre figure, survient et s'impose. "Ce que nul œil n'a jamais vu, ce que nulle oreille n'a entendu...", la radicale nouveauté annoncée par Isaïe surgit alors de façon inattendue : Jésus Crucifié !

La croix, elle aussi mêle le sang et l'eau. Il y est question de cri, de peur de l'abandon, de côté ouvert... Il y est question de souffle rendu, d'obéissance au Père, d'accepter de mourir pour que soit transmise la vie... Au cœur de la nuit, la passion se dit alors comme un accouchement... Au point du jour, la résurrection se fait (re)naissance sous une triple loi, un triple nom : Père, Fils et Esprit.

Conseillère conjugale, le cœur dévoilé

Maryno BODINIER
membre de Galilée

Les souffrances du cœur et de la chair envahissent la vie. Elles disent la condition humaine au plus intime. Accompagner les gens, les couples, les femmes, les jeunes c'est un moment de fraternité humaine et une mise à l'épreuve pour chacun.

Rencontrer, écouter, accompagner... ces attitudes sont le fil rouge de mon existence. Si les formes ont changé, l'axe reste ce compagnonnage d'écoute. Il y a quelques années en arrière, c'était auprès d'ados comme permanente d'aumônerie de lycées à Chambéry. Aujourd'hui, comme conseillère conjugale dans un centre de planification et d'éducation familiale où je travaille depuis près de cinq ans. C'est sur

ce chemin que je fais route avec ceux qui, à un moment de leur histoire, viennent chercher de l'aide. Je suis amenée à rencontrer des jeunes et des adultes de tous bords et je deviens à nouveau témoin de recherches assoiffées de vie et d'amour même si celles-ci prennent parfois des chemins de traverse les plus tordus ! Je ne mets pas ma foi au placard malgré mon silence sur ce qui m'anime. Je voudrais

tenter de rendre compte de mon parcours dans ce travail d'écoute et d'accompagnement et des chemins d'espérance où je suis embarquée loin des certitudes et des grands principes. Mais tout d'abord, je voudrais tracer à grands traits le cadre dans lequel j'interviens.

Conseillère conjugale en centre de planification

L'équipe de professionnelles est composée de trois conseillères conjugales, de deux médecins, d'une sage-femme et d'une secrétaire (toutes embauchées à temps plus ou moins partiel, de deux à vingt-deux heures hebdomadaires). Chaque après-midi nous accueillons des hommes (quelques-uns !) et des femmes (beaucoup !) de tous âges, en grande majorité des jeunes. Certains viennent pour une information, une écoute, d'autres pour une consultation médicale. Le centre est aussi beaucoup sollicité pour des animations à l'extérieur par des institutions diverses

(Education nationale, Institut médico-pédagogiques, Mission locale, Foyer des jeunes...) ; nous répondons ainsi à des demandes de réflexion sur des thèmes divers touchant à l'affectivité et à la sexualité. Nous travaillons donc dans des cadres aussi différents que l'entretien individuel ou le petit groupe.

Le centre de planification est une institution laïque gérée par une association loi 1901 et financée par le Conseil général et les collectivités locales. Les statuts de l'association précisent que "*toute personne intervenant au titre de l'association est tenue de respecter les principes de laïcité dans le respect des convictions individuelles, politiques et religieuses*". En équipe de travail, nous débattons régulièrement d'éthique cherchant à préciser quelques convictions communes au-delà de nos horizons divers. Mes collègues rejettent massivement toute appartenance religieuse, certaines ont eu un passé chrétien qu'elles dénigrent avec force, d'autres n'ont eu aucun contact avec la foi. J'ai, quant à moi, souvent le sentiment de faire

le grand écart entre le discours officiel de l'Eglise, mes convictions et ce que mon travail m'amène à vivre.

L'étiquette "conseillère conjugale" crée une ambiguïté dure à porter. En effet, les personnes nous demandent d'emblée des recettes efficaces ! Ce serait si simple d'avoir à leur disposition un code de (bonnes ?) conduites. Nous décevons souvent celui qui vient nous demander "conseil". Dans l'imaginaire, une conseillère conjugale raisonne comme une bonne fée qui peut immédiatement satisfaire les attentes et résoudre les problèmes. On a alors l'illusion que quelque chose de magique peut arriver. D'autre part, nous sommes tous marqués par le contexte d'une société de consommation qui engendre un modèle de référence : un produit en réponse à chaque besoin. Aussi certaines personnes déçues ne reviennent pas nous voir puisque nous n'avons rien d'autre à leur proposer que du temps, une écoute et une présence. D'autres acceptent de faire un bout de chemin pour dénouer peu à peu ce qui s'est enchevêtré dans leur histoire.

Au gré des permanences nous entendons les cris de personnes en souffrance :

- S. et sa mère, algériennes – S. est habillée à l'européenne, sa mère voilée vient demander au médecin un certificat de virginité pour sa fille de 17 ans. S. se tait. Nous savons bien qu'elle est venue en secret la semaine dernière demander une contraception et que sa famille veut la marier à un homme qu'elle connaît à peine.

- X. est une femme d'une quarantaine d'années au chômage. Elle a pris rendez-vous pour l'entretien obligatoire prévu par la loi avant une interruption volontaire de grossesse. Elle me parle longuement de cette grossesse surprise. Avec timidité elle dit : « *Je ne sais pas si vous êtes catholique, mais le pape dit que c'est un péché d'avorter. Je n'ai pas le choix mais je n'oserai plus communier.* »

- Une mère de famille déroutée parce que son couple est devenu une routine. Il y a quelque temps, une rencontre, un homme qui fait attention à elle, la passion d'un soir... Aujourd'hui, l'envie de fuir et

de quitter cette vie qui lui paraît bien plate. Elle tente de se convaincre en m'expliquant que les divorces maintenant se passent bien. En tout cas, c'est ce qu'elle dit observer partout autour d'elle.

- Une ado de 14 ans qui a peur que son retard de règles annonce le début d'une grossesse non désirée. Il y a un peu plus d'un mois, au cours d'une fête où l'alcool l'avait ravagée, elle a eu son premier rapport sexuel dont elle n'a plus aucun souvenir.

- Un jeune homme demande, embarrassé, un dépistage VIH. Ses nombreuses conquêtes amoureuses laissent intacte sa soif d'amour. Depuis quelque temps, un doute s'est emparé de lui suite à une émission de télé traitant du SIDA.

Je pourrais continuer cette litanie des inquiétudes qui viennent chaque jour se déposer au Centre. Elles reflètent des itinéraires souvent tortueux. Il s'agit d'être là, d'accueillir chacun, d'écouter, d'accompagner. C'est sur ce terrain que j'avance et que j'apprends le poids de l'incarnation

qui nous invite comme chrétiens à planter la foi au cœur de l'aujourd'hui de Dieu.

Une parole qui donne sens

J'ai en mémoire un groupe de 15 ans venu au centre pour une animation sur le thème "relations garçons-filles". L'un d'eux au cours de l'échange a affirmé avec beaucoup de provocation et de désinvolture qu'une fille n'a rien à dire et que de toute façon "on peut toujours la violer vite fait bien fait sur le gaz". Avec l'autre conseillère nous ne pouvions laisser passer un tel propos, à plusieurs titres : tout d'abord comme adultes et comme femmes face à un groupe de jeunes. Nous avons redit avec force que chacun est libre de refuser un rapport sexuel et que le viol est interdit et répréhensible par la loi. Il était alors impératif de ne pas laisser s'installer l'illusion que tout est permis. Dans sa provocation, cet adolescent cherchait peut-être une limite à son désir de toute puissance sur l'autre.

Il nous arrive ainsi souvent d'avoir à baliser le chemin, redire la loi et affirmer la valeur de tout homme, son droit fondamental au respect. Notre marge de manœuvre est parfois étroite surtout quand nous sommes face à un groupe de jeunes qui est régi par des codes que nous ne connaissons pas. Ces jeunes, le plus souvent les garçons, ont une manière très provocante de parler de sexualité. C'est souvent une façon pour eux de désamorcer leur angoisse face aux transformations de leur corps et aux nouveaux désirs qui émergent. Il est donc nécessaire, quand nous intervenons dans un groupe sur ces questions de la sexualité, d'être clair sur le cadre pour limiter tous les débordements. S'il est important que les jeunes puissent s'exprimer librement, il convient de ne pas tout permettre et de canaliser ces prises de parole. Notre rôle est de garantir la place de chacun, en n'étant ni intrusifs ni indifférents. Le critère de conduite est que chaque jeune se sente respecté dans son intimité et sa pudeur même si celle-ci est le plus souvent niée ou voilée par une

mise en scène très exhibitionniste. Il s'agit de permettre à chacun de trouver sa place et de ne pas se mettre en échec.

Parler de sexualité peut avoir un côté très agressif pour un adolescent. Nous n'avons pas à le mettre dans une situation inconfortable. Il nous faut en premier lieu être très attentifs aux âges et à la maturité des ados que nous rencontrons, les préoccupations des 13-15 ans ne sont pas celles des 18-20 ans. Par exemple, au centre de planification nous avons choisi de ne pas diffuser certains dépliants de prévention SIDA à l'ensemble des jeunes ; certains textes nous paraissent trop agressifs pour des jeunes en pleine puberté, en les mettant dans des positions de voyeurs.

Le contexte actuel n'apporte pas aux jeunes beaucoup d'appuis adultes sur lesquels prendre prise pour se rassurer et avancer. L'objectif des rencontres que nous proposons en petits groupes est d'aider le jeune à se construire en trouvant des points de repères pour baliser sa recherche. Une parole sur ce qui se passe dans cette traversée de l'adolescence peut

aider à comprendre que l'homme ne se réduit pas à ses fonctions biologiques, que l'amour n'est pas une affaire de mécanique, que la sexualité imprègne toute relation et ne se confond pas avec la génitalité. Il s'agit moins d'offrir un catalogue de réponses que de soutenir les jeunes à construire leurs réponses individuelles aux questions de leur sexualité.

En rappelant la loi, nous cherchons à faire saisir sa fonction fondatrice pour que la sexualité soit humanisée. Devenir des êtres sexués, hommes ou femmes, se fait par confrontation à la loi. Or beaucoup de jeunes n'ont pas d'occasions de s'affronter à ce butoir essentiel pour leur développement.

Je repense à cette phrase de Paul aux Corinthiens : « *Tout m'est permis, mais tout ne me convient pas* » (1 Co 6, 12). Il est vrai que j'entends souvent des jeunes revendiquer leur liberté et leur envie de vivre des expériences diverses. Le champ leur semble ouvert ! Je n'ai pas à qualifier de bon ou mauvais tel ou tel propos mais j'ai à les amener à comprendre leur désir

et à pouvoir en parler. J'essaie de les aider à discerner ce qui est de l'ordre imaginaire, ce que l'on peut rêver sans pour autant passer à l'acte sous peine de s'y perdre. Bien des jeunes sont marqués par ce qu'ils entendent et voient dans les médias où tout un langage de dérision ouvre grandes les portes aux fantasmes, ils sont seuls devant leur poste de radio et ont peu l'occasion de reparler de ce qu'ils ont entendu. Je remarque beaucoup d'angoisses dans ce qui nous est retransmis. "Tout ne me convient pas" quand il s'agit d'être humain et non bestial ! Je m'engage dans cette réflexion en acceptant de n'avoir pas toujours de savoir. Mais c'est bien ce qui me passionne de me laisser interroger ! En tout cas je n'ai pas de réponses préfabriquées, elles sont toujours en élaboration.

Une histoire sacrée

Je fredonne souvent en secret : « *Tout homme est une histoire sacrée, l'homme est à l'image de Dieu.* » C'est pour moi

une invitation à ne jamais banaliser ce que j'entends et à ne pas me blinder. Reconnaître ces parcours comme des histoires sacrées, reconnaître ces hommes et femmes faits à l'image de Dieu m'amène à sortir de mes schémas. Dieu déborde toujours les cadres dans lesquels je tente de l'enfermer. Quand une situation me paraît désespérée, il m'arrive de rêver d'un Dieu magicien, tout puissant et je le découvre crucifié, faible et vulnérable. Quand une personne me fait part de sa solitude extrême, je crie après un Dieu qui se manifesterait avec force et je me laisse surprendre par "le bruit d'une brise légère". Dieu se révèle là où je ne l'attends pas, il est le Tout-Autre sur lequel je n'ai pas prise. Dieu tout proche et Dieu insaisissable qui me dé-route et m'invite à ne pas me contenter d'acquis.

Toutes ces histoires et ces visages habitent ma prière et me révèlent que, même dans les situations les plus douloureuses ou les plus tragiques, la vie pousse et ne se résigne pas... Ma capacité à reconnaître et accueillir ce souffle de vie est souvent

mise à rude épreuve ! Il s'agit de ne pas baisser les bras, de ne pas me laisser écraser par les situations les plus lourdes ou par les discours ambiants, les statistiques ou les analyses de toutes sortes qui déplorent la perte de repères, la débauche sexuelle ou le manque de sens. J'apprends à garder confiance en la capacité de vie qui habite chaque homme. Je deviens témoin de la recherche d'amour, balbutiante, douloureuse ou désespérée, qui demeure tenace au fond de chacun. Cette soif de vivre m'invite au silence intérieur, à l'écoute de la parole de Dieu, parfois à l'émerveillement et à l'action de grâces, souvent ma prière se fait cris et rejoint les chants des psaumes.

Malgré les temps de découragement qu'il m'arrive de traverser, un regard de confiance sur la vie se forge en moi. Je crois que chacun peut trouver des raisons de vivre et d'aimer, que rien n'est définitivement foutu. Que chacun est "aimable" au sens premier du terme. C'est ma conviction de base.

Devenir sujet

Si nous n'avons pas de recette à offrir, nous n'avons pas non plus de jugement posé sur ce que nous entendons. Là se trouve un défi à relever ! Pour ma part, je me sens souvent de ceux qui lanceraient la première pierre ! Je médite alors la rencontre du Christ et de la femme adultère (Jn 8, 1-11)... Jésus n'a fait ni traité de morale sexuelle, ni discours sur la remise des péchés... Il s'est baissé et s'est mis à écrire sur la terre. Par deux fois, il renouvelle cette attitude humble qui ne juge pas, qui n'écrase pas l'autre d'un "il faut que... il n'y a qu'à..." A cette femme prise en flagrant délit d'adultère Jésus dit : *« Moi non plus je ne te condamne pas. Va, désormais ne pêche plus. »* La femme redevient sujet de parole. Elle est renvoyée à sa responsabilité. La voilà face à un choix... face à elle-même et à un avenir ouvert !

Ces mots et cette attitude du Christ sont comme un phare qui me convoquent à une rencontre sans détour, à une écoute

sans jugement. C'est d'abord pour moi un chemin de conversion qui me fait quitter le confort des grands principes et me risquer à m'ouvrir à la réalité de celui qui me parle. Aussi, plus j'avance, plus je découvre que je ne saisis rien – le savoir m'échappe ! – et que je suis seulement invitée à être. Tout un programme et ce n'est pas le plus simple ! Je suis parfois prise par l'envie de faire quelque chose, de trouver des solutions à la place de l'autre... Je cherche ainsi à résoudre ma difficulté à me reconnaître impuissante et inutile ! Etre là et accompagner la personne qui me parle... Etre là et oser croire que ce temps de parole peut faire brèche dans l'enfermement de la situation et que, de là, des possibles pourront à nouveau s'ouvrir... Apprendre à ne pas faire de l'autre un objet mais l'accompagner pour qu'il devienne sujet de sa propre histoire.

Croire en la valeur de tout homme, c'est respecter chacun dans son histoire, son itinéraire... C'est ne pas choisir pour l'autre ce qui nous paraît important pour lui... C'est n'avoir aucun pouvoir sur

autrui, sa vie, sa sexualité, ses choix... C'est aussi savoir dire non quand l'homme n'est pas respecté... En effet, écouter, ce n'est pas recevoir passivement le récit d'une histoire, ni me contenter de reformuler ce que l'autre exprime. Je ne suis pas un miroir, j'écoute avec tout ce que je suis. Tout l'enjeu est de laisser place à l'autre sans me projeter et de permettre le travail d'une parole qui libère et ouvre des brèches.

Entendre ce qui est dit sans chercher à le déformer, recevoir le brut de la réalité, cela suppose un climat de confiance où la personne peut se dire en vérité et déposer son masque. Je pense tout spécialement aux entretiens pré-IVG puisque la loi française rend obligatoire ce temps de réflexion. On pourrait en faire une simple formalité, mais cet espace de paroles est souvent un lieu privilégié où la femme, parfois mais rarement accompagnée, peut faire le point. Je ne lui demande jamais de justifier son choix en échange de l'attestation qu'elle vient chercher. Je lui propose d'investir cet entretien obligatoire comme

un lieu où elle puisse dire ce qui l'habite, son ambivalence, son désir d'enfant tout comme son choix d'avorter. En ouvrant cette possibilité de parler de ses contradictions, de ses renoncements, de ses désirs, je mets en acte ma conviction que cette femme qui se confie peut devenir le sujet de ce qui lui arrive plutôt que de rester le jouet de la fatalité.

Je ne suis pas toujours à l'aise face aux grandes déclarations de l'Eglise concernant l'avortement. Elles me semblent loin de la réalité même si, au-delà du jargon, je reconnais qu'elles pointent avec justesse la question des droits de la personne humaine. Ces paroles sont le plus souvent reçues avec suspicion comme gardiennes de vérité. La bonne nouvelle "trésor dans des vases d'argile" est perçue comme enfermée dans des coffres-forts blindés, dépositaires de certitudes immuables.

Je me retrouve plutôt dans ce que France Quéré exprimait ainsi : « *Nous admettons qu'il y a des situations où le bien n'est plus en face du mal, mais le mal en*

face du pire. Le choix, alors, ne peut s'effectuer qu'à l'intérieur de ce dilemme. »

Je ne me situe plus dans le terrain des batailles idéologiques, la réalité me semble plus complexe que d'être "pour" ou "contre" !

En écoutant ces femmes pour qui se pose la question de l'avortement, je me suis aventurée à la croisée des chemins et mon regard s'est laissé transformer. L'accueil des blessures de l'autre m'amène à reconnaître mes propres blessures mêlées aux souffrances de l'humanité. Ma foi ne me met pas en dehors de la condition hu-

maine... Je suis bien pétrie de la même pâte ! C'est là que je découvre la force de la tendresse, du pardon, de la miséricorde.

Je découvre, en le vivant régulièrement dans mon travail de conseillère conjugale, que la parole peut ouvrir les impasses et les enfermements en donnant une dynamique de transformation. Dans l'évangile, je médite la façon dont le Christ parle et agit, il parle en actes et agit à travers sa parole. Je suis attentive et mobilisée pour que mon écoute soit parole de vie pour celui que j'accompagne.

A propos du couple, de la famille et de l'amour

Jeanne-Françoise HUTIN

François-Régis, autour des années 50, a cheminé avec quelques-uns d'entre nous. Jeanne-Françoise, sa femme, a bien voulu contribuer à ce numéro et exprimer ce qui éclaire la vie d'un couple au fil des années.

Porter témoignage est en quelque sorte la mission de l'homme. Il a ce pouvoir de porter témoignage du DON qu'il a reçu. Porter témoignage, être témoin d'un héritage, cela est possible.

Ensuite réfléchir, porter un regard sur le fruit de ce que cet héritage a fait mûrir, cela est plus difficile : il faut pour cela prendre du recul, alors que nos vies sont encore en pleine mutation, que l'effet n'est

pas encore là, tout au plus pouvons-nous, en regardant en arrière, distinguer la trace de nos vies.

Porter témoignage de notre héritage

D'abord porter témoignage du don de la vie, d'une vie reçue, "bonne pour l'hom-

me". A nos oreilles retentissent ces paroles entendues depuis l'origine « *Faisons l'homme à notre image, à notre ressemblance... Homme et femme, il les créa... Fructifiez et multipliez-vous, remplissez la terre et soumettez-la. Ayez autorité... sur tout vivant qui remue sur la terre* ».

Voilà, campés par Elohim, la vie de l'homme, son visage, sa mission : homme et femme, tous deux générés dans un même geste d'amour. Ces mots apparaissent au premier chapitre du premier Livre que nos Pères nous ont transmis.

Dès le départ, dès l'origine, ce « *Il n'est pas bon que l'homme soit seul... Je vais lui faire une aide qui lui soit semblable* » est plusieurs fois répété.

Ces phrases ont bercé, ont pénétré nos vies. Elles ont rencontré ce qui, en nous, cherchait ce tout autre pour lequel nous étions préparés à devenir non pas un dominateur, mais une aide, un soutien, un coopérateur, mais un couple qui, par la présence l'un à l'autre, côte à côte, de deux êtres semblables, pouvait réaliser ce merveilleux dessein : celui de faire

fructifier ensemble ce monde donné, préparé.

Cet homme, Dieu l'a conçu homme et femme, sachant que là était le bonheur : c'est dans un face à face que toute vie trouve sens... Tout cela, nous le vérifions chaque jour, aujourd'hui où tant de solitudes semblent mortifères.

Héritage accueilli de la Parole originelle, mais également héritage de toute une réflexion qui a accompagné la vie de l'humanité, héritage culturel, sociologique, scientifique, héritages qui font découvrir selon ces différentes approches qu'il n'y a de réalité humaine que dans la communauté.

La sociologie enseigne l'importance, pour tout épanouissement, pour toute réussite, pour toute vie, de la capacité de chacun à vivre avec l'autre, pour l'autre et en l'autre : les trois états de la sociabilité décrits par Georges Gurvitch montrent bien les différentes sortes de socialité que vivent les hommes et qui, soit privilégient la pression et donc soumettent, soit privilégient l'adhésion et alors élèvent.

L'homme, cet amoureux permanent

Nous avons beaucoup appris également de ces sciences qui concourent à essayer de lire, dans l'histoire de la vie, les grandes évolutions conduisant au jour où l'homme a émergé, où il s'est manifesté comme « *celui qui a franchi le pas de la réflexion* », ainsi que l'écrivait Teilhard de Chardin.

Dans cette histoire, véritablement extraordinaire, où chaque étape revêt une importance particulière, Jacques Ruffié, biologiste, apporte des observations intéressantes qui témoignent de la chance que représente pour l'homme le plus de la sexualité. En effet, dans "Le vivant et l'humain", il montre, entre autres, combien la reproduction asexuée aboutit à une impasse : elle engendre des êtres toujours identiques qui ne présentent aucune amélioration, qui ignorent l'innovation... « *Ces espèces asexuées demeurent piégées dans un équilibre immuable qui l'empêche de s'adapter*

et donc précipite sa fin », écrit-il. « *Alors que l'immense avantage de la reproduction sexuée, c'est précisément d'inventer malgré tous les aléas. A chaque génération, elle remet en cause tout le système... L'avantage de la reproduction sexuée est donc de redistribuer les cartes à chaque génération, d'offrir des combinaisons nouvelles...* » qui permettent de s'adapter.

On peut aussi reconnaître à la sexualité une fonction socialisante car elle appelle des individus de sexes différents à se réunir : c'est dans cette rencontre que prend naissance le fait social. Les sociétés se sont organisées autour de ce fait. En témoigne toute une statuaire antique.

Au sommet de toute cette histoire, l'homme se manifeste bien comme celui qui peut être « *cet amoureux permanent* », écrit Ruffié.

Héritage aussi de toute une vie reçue, de tous ces témoignages de bonheur trouvé, d'existence réussie dans une union profonde.

Vivre le chemin de son humanité

Ensuite, après l'héritage accueilli, la vie devant chaque homme, devant chaque femme se déploie. Elle se déploie avec son cortège de désirs, de réussites, d'échecs, mais surtout d'événements imprévus, d'incertitudes...

Et là, chacun est confronté à ce qu'il est ; quel qu'héritage qu'il ait accueilli, il est confronté à une réalité qui n'a jamais été décrite et que lui seul pourra écrire.

Dans ce cheminement qui conduit la plupart du temps vers l'union de deux êtres qui génère des vies nouvelles, toutes neuves, inédites, des vies humaines appelées à devenir, dans ce cheminement, chacun cherche ce qui est important et comment avancer vers le bonheur.

Avancer vers le bonheur est facilité lorsque tout est fait pour que demeure cette union si merveilleuse qui passe par le corps, union qui passe par un projet de vie commune autour des questions qui inéluctablement se posent, union qui passe par le partage de joies, de peines, de rêves...

Union qui passe par ce je ne sais quoi qui dépasse le rationnel, le psychique, le sociologique, et qui fait qu'une quête incessante de ce lien devient le cœur de la vie.

La vie est bien faite. En effet, le face à face se transforme tout naturellement et c'est :

- un projet de vie qui fait tourner les regards vers "des autres" ;
- la venue d'un enfant qui alors change totalement la vie du couple, non en la tronquant, mais au contraire en l'enrichissant de mille et un bonheurs, de mille et une découvertes, et surtout en lui donnant sa dimension humaine.

Le socle de la vie de l'enfant

Ce face à face se transforme en une relation trinitaire, en une relation ouverte sur l'enfant et donc sur l'autre : lorsque celui-ci fait irruption au cœur d'un couple, il institue cette relation toute nouvelle que chacun a à découvrir, à construire. L'enfant va apprendre à ses parents que l'amour qu'ils se portent l'un à l'autre est

le socle de sa propre vie, sa joie, sa sécurité, sa paix intérieure. Il appelle alors au renforcement de ce lien. De plus, il empêche que les parents se trompent de cible : ce lien qui unit n'est pas un lien qui enclôt, qui enferme, ce lien est une ouverture tournée vers l'autre. En effet, l'autre qu'est l'enfant a besoin de se sentir un élément de ce lien.

Voilà ce qu'apporte l'enfant qui lui, à son tour, aura à cheminer, prenant appui sur ce socle qui unit ses parents et qu'il aura besoin de sonder souvent avant de pouvoir s'envoler de ses propres ailes sur son chemin de vie.

Mais tout ne s'arrête pas là. Le couple accompagne tout au long de sa vie ces petits êtres auxquels il a donné le jour. La croissance de ces enfants, de ces adolescents, puis de ces jeunes adultes, appelle les parents à leur responsabilité : ils sont le chaînon qui rattache les enfants à la chaîne de la vie, ils ne peuvent se permettre d'être un chaînon manquant, ils ne peuvent se dérober à la transmission de cet héritage.

Pour cela, le couple est encore obligé d'avancer pour trouver sens à cette vie donnée, à cette transmission qui s'est effectuée au travers d'une sexualité bien située.

Tout recommence avec chaque vie, à chaque génération : les cartes se redistribuent en permanence. Alors, aujourd'hui, quelles réflexions peuvent nous guider dans un monde qui n'a pas forcément accueilli ce même héritage, et qui cependant en a accueilli un autre ?

Quelles réflexions pour aujourd'hui ?

En observant ce qui se passe autour de nous, dans une société qui découvre combien la fracture est blessante et mortifère, combien seules la solidarité et la coopération sont porteuses d'avenir, on peut penser que l'héritage accueilli aujourd'hui est bien différent de celui de la génération antérieure. Cette génération raisonnait davantage en termes de droits

acquis, de promotion de la personne, de carrière personnelle.

On peut espérer que la génération nouvelle, blessée par une première expérience de vie destructrice de liens, va orienter sa quête vers tout ce qui ressemble au "vivre ensemble". On peut penser que ces aspirations vont s'appeler solidarité, fidélité, amitié... et qu'elles vont orienter ces vies qui ont fait l'expérience de l'échec de tout ce qui n'est pas solidaire, fraternel...

Mais, pour que cet appel soit suivi d'effet, il faut l'entendre, c'est-à-dire oublier les combats des anciennes générations et préparer celui des nouvelles. Il faut, bien avant l'âge adulte, favoriser l'expérience qui fera découvrir que l'on a besoin des nouveaux arrivants. C'est là que la pédagogie du service trouve sa place. Il faut aider à découvrir que c'est

ensemble qu'on devient vraiment efficaces. Il faut découvrir la richesse de la différence, en évitant toutes les simplifications abusives qui laisseraient entendre qu'on est tous identiques, car chacun de nous est unique, irremplaçable, porteur d'un projet infiniment respectable : nous sommes hommes et femmes et cette distinction est bonne.

Plutôt que de nous battre pour que tous passent sous la même toise, pourquoi ne pas se battre pour : "Ne pas chercher tant ce que la société peut nous apporter, mais chercher ce que nous pouvons apporter à la société."

C'est une véritable révolution des esprits que la génération montante espère. Mais, si nous réussissons, nous verrons peut-être la sexualité se transformer pour devenir un lieu d'espérance, de progrès et de bonheur.

Accompagner des garçons et des filles :

Le projet éducatif des Scouts de France

Arnaud FAVART
prêtre de la Mission de France

Comment apprendre à vivre ensemble et construire son identité ? Les Scouts de France ont opté pour la coéducation, comme chemin vers la mixité. Arnaud Favart, aumônier national de la branche compagnons, nous présente ce projet.

En 1982, les Scouts de France ont fait le choix d'accueillir au sein de leur mouvement des garçons et des filles. Pour mesurer l'ampleur de cette décision, il ne faudrait pas oublier les étapes parcourues depuis que l'Assemblée générale de 1951 avait déclaré

que la mixité était incompatible avec le scoutisme. D'autres pays se sont bien sûr posé la question d'éduquer ensemble filles et garçons. Certains pays européens comme l'Italie ont réussi à réunir au sein d'une même association les scouts et les guides,

d'autres comme la France n'ont pu réaliser ce rapprochement malgré de longs débats au cours d'assemblées générales successives. Les Guides de France ont souhaité un projet éducatif spécifique pour les filles. Les Scouts de France ont alors décidé de mettre en œuvre la coéducation.

La coéducation n'est pas la mixité

« Quand nous disons coéducation, nous entendons l'éducation des garçons et des filles de manière concertée, afin de les aider à se découvrir mutuellement et à vivre leur identité sexuée au travers de relation fondée sur le respect, la reconnaissance de l'autre, la coopération, le refus des discriminations.

Notre ambition d'éducateurs n'est-elle pas de préparer les jeunes à jouer de manière créative dans la société et dans l'Eglise, leurs rôles d'hommes et de femmes adultes, d'époux, de parents, de citoyens ? »

(Rapport d'orientation, Assemblée générale 1982.)

La peur de supprimer des réflexes moraux élémentaires, la crainte de perdre les repères de l'identité sexuée et d'être dépossédé de la maîtrise des projets éducatifs ont largement alimenté les débats.

La coéducation se distingue de la mixité qui est le simple fait de grouper ensemble des garçons et des filles. Signifier la différence sexuelle n'est sans doute pas la question des programmes scolaires, mais un système éducatif se doit d'en signifier les enjeux anthropologiques. Cela suppose de reconnaître toute une série de différences :

- Les différences de développement personnel. Les évolutions de maturité ne sont pas identiques à des âges équivalents.
- Les centres d'intérêts ne se recoupent pas systématiquement.
- La manière d'aborder l'autre sexe, d'appréhender ses peurs et ses attirances, de respecter l'autre et de l'accepter comme partenaire.
- Les rôles sociaux, même élargis ou remis en questions, restent un champ déterminant pour la construction de l'identité.
- On n'oubliera pas que notre foi chré-

tienne nous inscrit dans une différence originelle, dans une humanité perçue, dès l'origine, comme irréductiblement homme et femme, créés à l'image de Dieu.

Lors d'une table ronde, en 1995, la Conférence européenne des associations scouts et guides rappelle que la coéducation n'est pas un but mais une méthode pour aider chaque jeune à développer tout son potentiel et à être libre de jouer le rôle social correspondant à ses capacités. Elle définit ainsi les objectifs éducatifs :

- aider chaque jeune à développer tout son potentiel sans être freiné par les rôles sexuels traditionnels ;
- aider chaque jeune à développer sa propre identité en reconnaissant et en acceptant son identité sexuelle ;
- aider chaque jeune à acquérir sa maturité affective et sexuelle.

La coéducation est en général mise en œuvre au niveau du groupe local, qui proposera des activités séparées, soit au niveau d'unités homogènes, soit au niveau d'équipes

homogènes au sein d'une unité mixte. La mixité des équipes compagnons (17-21 ans) sera abordée en dernière partie. Mais alors existe-t-il une différence significative de méthodes, d'activités, de propositions entre, par exemple, des louveteaux et des louvettes ?

Questions de société

Les formes multiples de revendication d'égalité entre les hommes et les femmes, l'aspiration des femmes à exercer davantage en parité les responsabilités doivent-elles conduire à une éducation indifférenciée ?

La répartition des rôles traditionnels selon les sexes a généré des frustrations, voire des discriminations dans le partage des tâches familiales, professionnelles, politiques, sans oublier les responsabilités ecclésiastiques. Toutes ces attentes, toutes ces frustrations, ce difficile équilibre dominant/dominé, reconduisent à une question existentielle : Qu'en est-il de la différence des sexes, de ce qu'est le masculin, de ce qu'est le féminin ?

Un garçon est-il différent d'une fille ? Une fille est-elle différente d'un garçon ? Comment l'apprend-t-on ? Comment chaque personne reçoit ou construit son identité sexuée ? Être homme, être femme, est-ce inscrit dans une sorte d'identité génétique ou est-ce le fruit d'une éducation ?

Un projet éducatif ne peut conduire à une ambiguïté, mais se doit de faire la clarté sur ses buts. Il promeut une certaine vision de l'homme et de la femme.

Face à la sexualité, l'Eglise est-elle à l'aise ? Sait-elle montrer la pertinence de ce qu'elle croit quand la réputation de son message ne dépasse pas le stade des interdits ?

Et la société l'est-elle tout autant quand elle évite de se prononcer, quand elle renonce à imposer des règles, sinon des lois, quand elle se sent responsable de l'information plus que de la formation, de la technique plus que de la relation ? Est-il surprenant que des individus se débattent dans d'innombrables difficultés pour gérer leur identité masculine ou féminine, quand l'individu l'emporte sur le

collectif, quand chacun doit s'autodéterminer plus que grandir en se reconnaissant comme fils ou fille, comme frère ou comme sœur ?

La remise en cause des rôles traditionnels de l'homme et de la femme obligent à réfléchir sur les valeurs morales, sociales et esthétiques que représente la différence.

Dans son approche anthropologique Françoise Héritier (*La pensée de la différence*) lit la différence homme/femme comme l'alphabet de toutes les autres différences. L'inégalité est fondamentalement motrice. L'affirmation d'une suprématie de l'homme ne serait-elle pas l'effet de contrebalancement de la maîtrise biologique de la femme ?

D'autres avancent que le propre du masculin est de maîtriser l'espace, et de s'investir dans l'objet, tandis que le propre du féminin est la maîtrise du temps, et d'investir dans les relations, le sujet. Si cette approche phénoménologique a encore quelque pertinence, les garçons construisent des cabanes et jouent avec des "legos" tandis que les filles jouent à la poupée et à l'infirmière, est-elle pour autant constitutive de la différence ?

D'une manière générale, l'accentuation des particularités répond aux attentes individuelles, mais limite les capacités d'intégration. Tandis que la confusion des distinctions favorise l'interchangeabilité des rôles, mais limite les capacités à s'identifier.

D'une part, il y a de fait un ancrage corporel de la ressemblance et de la différence qui non seulement se voit, mais s'expérimente dès les premiers moments de la vie.

D'autre part, l'identification reste un principe d'apprentissage dont nous nous servons pour tantôt nous constituer, tantôt nous différencier. L'étude des manuels scolaires, des catalogues, de la presse et de la littérature enfantine, de la publicité comme des usages vestimentaires est édifiante quant aux rôles qu'ils attribuent à chacun des sexes...

Le jeu, la loi et la promesse, les équipes

Quand Baden Powell cherche à définir le scoutisme dans "Le guide du chef éclaireur", il en détermine non seulement son contenu :

le jeu (l'action), la loi et la promesse, le système des équipes, mais la nécessité de son adaptation au milieu dans lequel le jeune se trouve.

Les Scouts de France ne manquent pas de faire régulièrement le point sur leurs pratiques éducatives. Ils vérifient la nécessité d'être tout à la fois fidèles à une méthode et à ce qu'ils sont, c'est-à-dire un mouvement qui s'appuie sur le dynamisme des jeunes et les questions d'une société.

Jouer, s'aventurer, entreprendre, sont les moteurs de l'action qui permettront à des jeunes de se préparer à s'insérer dans une société, d'y être citoyen actif, utile et heureux.

Mais parce qu'aujourd'hui la loi est moins claire, les exigences éthiques plus floues voire négociables, grandir sans modèles, sans possibilités de s'identifier est plus difficile. Il n'y a pas d'alliance possible sans loi et sans engagement à la respecter. Quand la loi n'est pas dite, que le doute s'installe, tout devient possible. Or l'expérience montre vite que tout n'est pas possible, que c'est même déstructurant de vouloir le beurre et l'argent du beurre, la dope et la santé, la fille que j'aime et le "tourisme" avec quelques

autres... Nul ne peut servir deux maîtres ! Tant que la personne n'a pas pris conscience que tout vivre est un leurre, qu'est-ce donc qui l'empêchera de l'expérimenter, sinon l'interdit de la loi ? La loi met à distance, ouvre à l'altérité. C'est dans cette distance que se découvre la différence de l'autre, et l'importance qu'il revêt quand il me manque, ou que je lui ai manqué dans la transgression... Ce déclic est fondamental pour avancer dans la vie spirituelle. En butant sur la loi et les difficultés de tenir la promesse, la personne prend conscience des conséquences de ses actes, de son péché. Le développement de la croyance en la réincarnation est à lire comme le signal d'une interrogation majeure : Quelle est la conséquence de mes actes ? Un chemin de liberté intérieure s'ouvre quand la personne prend conscience qu'elle peut fonder son action sur le Christ parce qu'il est alors libérateur, et qu'il soutient des existences libres.

Cette pédagogie veut faire droit au besoin de pouvoir fonder son action sur l'expérimentation du jeu, de l'aventure, du projet, et à la nécessité de la valider dans une vie d'équipe, et en Eglise.

Dans un mouvement historiquement composé de garçons, la présence de filles est aujourd'hui évaluée à 30%.

Quand il propose des activités séparées, le scoutisme ne propose pas des rôles féminins et d'autres masculins, pas plus qu'il ne saurait être question de proposer des façons filles et des façons garçons de prendre des responsabilités ou de faire sa promesse. A l'expérience, il ne semble pas plus difficile de motiver les garçons et les filles à vivre le scoutisme.

Ce qui semble plus difficile, c'est d'être vigilants sur des activités communes qui ne mettent pas en difficulté les uns aux dépens des autres, qui leur apprennent à élargir mutuellement leur conception du rôle social au-delà des stéréotypes familiaux et culturels, et à préserver des temps vrais qui ne comportent pas une mixité de tous les instants.

Une autre difficulté a déjà été signalée à propos du processus d'identification. Il existe dans certains domaines peu de modèles féminins, comme celui de l'exploration, encore que les courses de voiliers mettent en valeur des femmes. La vie d'une maîtrise est à cet égard modélisante pour des adolescents.

La meilleure façon d'aider des jeunes à vivre dans des règles claires c'est d'être vu dans une vie de maîtrise claire, par les jeunes. En ce qui concerne d'éventuels risques de maltraitance, une équipe d'animateurs mixte est un atout si elle devait faire face à une telle situation. La présence d'un nombre équilibré de femmes et d'hommes apaise les tentations d'affirmation de virilité ou de défis physiques malsains. Cela pose au moins deux questions :

- Quels modèles d'adultes les jeunes voient-ils donc pour se construire ?
- Quelle importance donner à la présence simultanée d'hommes et de femmes ? D'ailleurs, un groupe isolé de garçons ou de filles, ne se comporte pas de la même manière lorsqu'ils vivent ensemble un même jeu ou un même camp.

Les 17-21 ans

Chez les compagnons, le style de vie et le fonctionnement des projets rendent la coéducation pratiquement inexistante, au profit d'une véritable mixité. Au moment du camp, ils sont majeurs, ou presque, et d'ailleurs

quand ils en parlent ils disent : « *La vie compagnon, c'est une vie d'équipe entre filles et garçons. On n'imagine pas de faire des projets chacun de son côté.* » Marie s'explique : « *C'est naturel de vivre entre filles et garçons. A partir d'un certain âge, on attend la présence de mecs. Il ne faut pas être coincé là-dessus. Nous apprenons à nous supporter, à nous écouter.* »

Sophie ajoute : « *J'ai besoin d'avoir des garçons près de moi pour percevoir des intuitions différentes.* » Pascal avoue qu'il parle rarement des relations entre garçons et filles d'une façon sérieuse, même si c'est le sujet principal de préoccupation. « *On apprend à connaître les problèmes spécifiques des autres, confirme Bertrand. Quand on sait que telle fille a ses règles on fait gaffe de ne pas l'ennuyer.* » « *Chez les scouts, quand on se connaît depuis longtemps on a confiance. La mixité, ce n'est pas le problème de dormir ensemble sous la même tente !* »

Dans la pratique, il semble qu'il soit plus facile de vivre des choses ensemble que de parler de leurs relations. Quand un couple

se forme au sein de l'équipe, il génère une instabilité qui met mal à l'aise l'équilibre des relations. De l'avis général, ils sont plutôt exigeants pour que ce couple en formation n'interfère pas dans la vie d'équipe, ou bien la quitte. On notera l'intérêt de la relation avec leurs animateurs qui sont des couples.

Quand les garçons et les filles jouent les mêmes jeux, qu'ils s'aventurent dans les mêmes projets, ils ne se découvrent pas clones pour autant, les uns des autres. La route de l'autre apparaît à la fois si semblable et si

différente. Peut-être n'y a-t-il aucune différence vraiment déterminante entre des louveteaux et des louvettes, si ce n'est justement ce fait qu'il y a des louveteaux et des louvettes !

La négation de la différence mettrait en cause gravement des valeurs morales comme la singularité de la personne, des valeurs sociales luttant contre les discriminations, des valeurs esthétiques ancrées dans la beauté du corps et de ses gestes. Toutes ces différences puisent une origine et un sens dans ce fait qu'il y a irréductiblement et l'homme, et la femme.

Amour avant la mort

Serge BAQUE

prêtre de la Mission de France

Depuis plusieurs mois, Serge est au Rwanda. Il n'est guère en mesure de nous envoyer des contributions élaborées et méditées. Mais avant son départ, il a rédigé cette relecture de son itinéraire où se croisent l'amour, la mort, le désir, la vie... Cela rejoint le thème de ce numéro.

Un homme d'une trentaine d'années qui venait pour des tests répétés du virus HIV me fut adressé par le médecin du centre de dépistage. Cet homme qui luttait contre des tendances homosexuelles fortes était allé consulter une voyante qui lui avait prédit : « *Amour avant la mort* .» Depuis, il évitait soigneusement toute relation affective et à certains moments même tout contact avec autrui. Tout élan amoureux refaisait surgir la

prédiction funeste d'une mort imminente qui avait pris pour lui le visage très concret du Sida (d'où ces tests à répétition qui avaient alerté l'équipe).

Je rencontrerai cet homme deux fois par semaine pendant presque trois ans. Lors de notre dernier entretien, il revint sur la fameuse prédiction de sa voyante : « *Amour avant la mort* » — « *J'y crois toujours* », me dit-il avec un petit sourire que je lui connais-

sais bien, « *mais cela ne me paralyse plus ! au contraire, cela signifie que je ne mourrai pas avant d'avoir connu l'amour ! Ce que je prenais pour une malédiction s'est finalement retournée en bénédiction.* »

Et en effet, avant de mourir, qu'est-ce qui vaut d'autre que d'aimer ? ou en tout cas d'essayer...

LA PRIERE DU DIEU DEMUNI

Durant sept ans de pratique hospitalière dans un service accueillant des personnes malades du Sida, la question de l'accompagnement des personnes en fin de vie a été une question omniprésente et sans cesse en remaniement. (A ce sujet, je renvoie à différentes réflexions déjà publiées, en particulier : "Dans le vif du sujet" la LAC "Sida, paroles recueillies". Janvier 95)

Mais cet accompagnement fut aussi une aventure spirituelle et certaines images de

Dieu n'en sortent pas indemnes !

Ainsi, il m'a fallu progressivement renoncer à la notion de toute puissance de Dieu, quels que soient les arrachements qu'il m'en a coûté, eu égard à mon désir de protection et de toute puissance par procuration.

Ce renoncement est radical : Dieu ne peut pas même être dit "tout puissant d'amour" car précisément si quelque chose ne s'accorde pas avec la toute puissance, c'est bien l'amour qui s'impose pour limite la liberté souveraine d'autrui...

Il reste seulement possible de parler d'amour inlassable, inaltérable et pourquoi pas, en un sens, invincible.

Mais Dieu par son acte créateur s'est auto-dépouillé, acceptant de se livrer aux flux aléatoires ou libres de sa création en déploiement. Cette impuissance divine concerne d'abord le cours physique des choses mais elle s'étend aussi à l'histoire et aux existences humaines. Car si la bonté révélée de Dieu ne se dispense pas de l'appel aux cœurs, elle n'en reste pas moins liée au respect absolu des libertés qui ont le pouvoir

d'aller jusqu'à la trouver insignifiante, nulle et non avenue. Et l'expérience montre à souhait qu'il est possible à la liberté humaine d'être sourde à cet appel et de confiner la bonté révélée à l'état d'impuissance...

Peut-on imaginer cependant que Dieu garde par-devers soi la possibilité d'un recours à des miracles qu'il exercerait en cas d'insupportable urgence ? Face aux actes véridiquement monstrueux que des humains commettent envers d'autres humains, on voudrait croire que le bon Dieu brise de temps en temps sa propre règle, l'extrême retenue de sa puissance, et qu'il intervienne par un miracle salvateur. Or, par exemple, aucun de ces miracles ne s'est produit pendant toutes les années qu'a duré la furie d'Auschwitz (ou celle du Rwanda). Dieu n'est pas intervenu comme la Bible dit, par exemple, qu'il l'a fait pour libérer son peuple durant la traversée de la Mer Rouge "A mains fortes et à bras étendu"...

Certains arguent de ce constat pour justifier définitivement leur athéisme. D'autres, confrontés au même scandale de l'excès du

mal, creusent leur foi pour (re)trouver de nouvelles sources et irriguer des terres devenues désertiques. Ce n'est pas une démarche d'intellectuel : pour qui est dans le désert, trouver une source, même provisoire, même limitée, c'est une question de vie ou de mort !

Aujourd'hui, je dirai que ni le ciel ni la terre ne sont vides de la présence de Dieu mais que jusqu'à la fin des temps Dieu est avec nous en ce monde seulement comme quelqu'un en prière. La voix qui parle au cœur, la Parole qui retentit, le pain et la coupe partagés sont les prières d'un Dieu qui ne peut entrer dans le monde que par la porte des libertés humaines.

Etre prêtre est devenu d'abord cela : faire retentir dans le monde la prière du Dieu démuné : « *Adam, où es-tu ?* » ; « *Caïn, qu'as-tu fait de ton frère ?* » ; « *Et toi, m'aimes-tu ?* »

Jésus nous a demandé "faites ceci en mémoire de moi", non pas sur le ton du commandement mais sur celui de la supplication.

Faire entrer Dieu

Un jour, j'ai compris que l'homme n'avait peut-être pas besoin de Dieu (beaucoup finalement se débrouillent assez bien sans) mais que Dieu, lui, avait besoin des hommes.

Dieu n'a que nous pour faire son œuvre en ce monde. A la peur de Dieu, qui a si longtemps présidé au sentiment religieux, doit se substituer "la peur pour Dieu". Dieu en ce monde est bien la fragilité même ; l'image et la ressemblance de Dieu en l'homme sont bien la précarité même, le périssable par excellence dont la sauvegarde relève à tout instant de notre responsabilité, éclairée et soutenue par la grâce.

Où était Dieu pendant le génocide nazi ? Où est-il quand une mère perd son fils unique atteint du Sida ?

Martin Buber répond : « *Dieu est là où on le fait entrer.* » "Faire entrer Dieu"... voilà toute notre tâche, notre chance et notre responsabilité à la suite de Marie. Mettre Dieu au monde par les sacrements, bien sûr

(et en particulier celui de la réconciliation et de l'eucharistie), mais aussi le faire entrer par notre amour et notre confiance, là où l'on se trouve, là où l'on se trouve vraiment, là où l'on vit une vie authentique.

Il reste que devant l'étendue et la profondeur insondable de certains malheurs, je voudrais qu'il en soit autrement : que Dieu ne soit pas que prière mais qu'il déchire les cieux pour intervenir "à mains fortes et à bras étendu". Oui, je souhaiterais parfois que Dieu nous aime autrement (mais qui est parfaitement satisfait de la manière dont il est aimé ?).

J'accepte cependant peu à peu en cette matière de ne pas avoir le dernier mot, ni contre Dieu, bien sûr, ni même contre d'autres expériences de croyants. Je vais, moi aussi, comme un âne qui doute !

« *Le salut ne nous protège de rien du tout, mais il nous sauve quand même* » écrit Christian Bobin ("L'Inespérée"). Ce qu'un malade du Sida tout proche de sa mort disait à sa manière : « *Je sais que je m'en sortirai ;*

vivant ou mort je m'en sortirai ! » Je n'ai jamais entendu, exprimé d'une manière aussi poignante, ce qui est le fond de ma foi au Christ ressuscité. La foi ne nous protège de rien, ni de l'échec, ni de la souffrance ni de la mort mais elle nous fait tout traverser avec cette espérance souvent désespérée mais pourtant invincible. « *Nous nous en sortirons, vivants ou morts nous nous en sortirons...* »

Se ressourcer

En attendant de s'en sortir, il faut tenir ! et nul ne peut tenir longtemps au front sans un minimum de ressourcement. J'ai expérimenté que, pour ne pas être un "soi-niant", le soignant doit se ressourcer c'est-à-dire faire aussi à certains moments l'expérience de ce qu'il y a de beau, de bien et de bon en ce monde. Lorsque tant de vies ne semblent que souffrance, il faut faire l'expérience que la vie peut être aussi une bénédiction.

N'est-ce pas d'une certaine manière la réponse de Dieu à Job lorsque Yahvé déploie

devant lui toutes les merveilles de la création ? Ce n'est pas une réponse au pourquoi du mal, mais c'est une invitation à ne pas se laisser fasciner et engloutir par le mal. Le mal n'est pas le tout de la création. Et ce sont ceux-là mêmes qui auraient le plus de raisons de se plaindre qui souvent nous le rappellent.

L'ÉPREUVE DU SEXUEL

Je souhaiterais dire ici quelques mots à l'articulation de la sexualité, de l'amour et de la morale.

Pour celui dont le métier consiste à écouter, cette articulation ne manque pas de faire problème (surtout lorsque ceux qu'il écoute sont en majorité des personnes homosexuelles).

La rencontre avec un psychologue a ceci de particulier (lorsque la confiance est établie) que se dire tel que je suis, sans rien dissimuler ni travestir, n'est plus un devoir

(comme dans la confession) mais un droit (« *Ici, je peux être humble sans jamais être humilié* » me disait un patient.)

Et ce que cette écoute n'a cessé de me donner à entendre, c'est l'extraordinaire difficulté des humains à gérer leurs relations et en particulier leurs relations sexuées. Car loin de se résumer à une série de comportements fonctionnels plus ou moins adaptés, la sexualité humaine s'organise autour d'une dialectique complexe entre les pôles de l'identité et de l'altérité. Chacun comprendra aisément que cela n'aille pas de soi !

« *Je l'aimais trop* » me dira pour se justifier un homme reconnu coupable d'inceste. Aussi aberrant que puisse paraître un tel propos, il est sincère pour le "pervers" qui vit dans la confusion entre amour et relation d'emprise, tendresse et jouissance, altérité et projection de soi. Contrairement à une opinion courante, les actes de ceux qu'on appelle des déviants sexuels ne sont pas une recherche effrénée du plaisir mais un essai indéfini de restauration d'eux-mêmes à tra-

vers la "capture" de l'autre. L'amour comme respect de l'altérité n'est pas seulement impraticable, il est quelquefois même inimaginable car le sujet n'en n'a jamais fait aucune expérience.

L'Eglise ne cesse de rappeler que la sexualité est pour l'amour. Mais cela signifie aussi à l'inverse que l'amour a ses racines dans la sexualité ! Et il m'arrive de me demander pourquoi l'une des réalités les plus décisives pour l'être humain (l'amour), s'étaye sur cette composante problématique entre toutes : la sexualité ! car sans aller jusqu'aux aberrations de certaines perversions, notre sexualité est un terrain mouvant, dépendant de couches largement inconscientes et quelquefois carrément minées ! (et lorsque l'on découvre dans quelles relations tordues certains ont été pris dès leur plus jeune âge, on n'ose plus juger).

Lorsqu'il s'agit d'aimer, l'homme ne se révèle pas seulement un pécheur, mais aussi souvent un handicapé ! Il y a en l'homme une épreuve du sexuel.

A quoi donc peut bien servir la morale ?

A quoi sert la morale ?

Stan Rougier rapporte l'anecdote suivante : un petit garçon ramasse un coquillage sur la plage et le secoue avant de le porter à son oreille ; sa sœur lui crie alors « *Attention, il y a quelqu'un dedans !* ». La loi morale en matière de sexualité est comme cette petite fille ; elle nous rappelle que l'on ne peut pas faire n'importe quoi avec l'autre. "*Attention, il y a quelqu'un dedans.*" La loi est nécessaire parce que la sexualité en nous n'est pas toujours d'emblée respectueuse de l'autre (loin s'en faut).

Et s'il y a une épreuve du sexuel, il est impossible pour l'homme de réussir cette épreuve sans en connaître au moins les règles et la finalité !

Mais le succès d'une partie (car c'est aussi comme "partie à jouer" qu'il faut entendre le mot "épreuve" à propos de la sexualité"), dépend aussi du désir que l'on y

investit et du plaisir que l'on y prend...

Non point qu'il s'agisse de nier la part de sacrifice qu'implique toute progression vers l'amour, mais la mort à soi-même ne prend sens que sur la base du goût de vivre !

Pour telle ou telle personne profondément blessée dans son affectivité, l'amour ne sera "aimable" (et donc les exigences de l'amour acceptables) qu'à la condition de s'inscrire au minimum dans le champ de son désir et de préserver un peu de plaisir... ce qui nous éloigne parfois fort de l'idéal normatif.

Trop encline à l'ascétisme ou à la sacralisation des normes, la morale risque de tuer le désir sans lequel il n'y a pas non plus de marche possible vers l'amour... Je pense ici en particulier aux personnes homosexuelles : que leur attrait pour les personnes du même sexe ne soit pas normatif, j'en conviens ! Mais presque toujours il me semble que c'est à l'intérieur de leurs relations homosexuelles et non par la continence à tout prix qu'elles ont à progresser dans l'amour, malgré tout.

« Avant j'étais homosexuel, maintenant j'aime un homme » me confia un patient en fin de vie, bouleversé par la fidélité et la tendresse que son ami lui avait manifestées durant les cinq années de sa maladie.

Réintroduire le désir

L'une des difficultés majeures en matière de morale sexuelle est sans doute de discerner l'enjeu, c'est-à-dire, pour telle personne concrète, où doit se jouer la partie : Est-ce dans une vie continentale ou dans une homosexualité assumée ? Est-ce dans le maintien d'une vie de couple plus qu'insatisfaisante ou dans une rupture douloureuse mais vraiment libératrice ? Est-ce dans la fidélité au célibat consacré ou dans son abandon ? etc..

Les normes sont de précieux points de repères pour ce discernement mais elles ne nous donnent pas de réponses automatiques. Le désir et donc le sujet doivent être réintroduits dans le champ du discernement moral.

Le seul péché, disait Lacan, c'est de céder sur son désir ! Mais l'Eglise a quelques difficultés avec le désir, qu'elle identifie à tort au caprice et qui lui semble si difficilement compatible avec une certaine idée de l'obéissance...

Et pourtant, une vie morale en régime de chrétienté ce n'est pas d'abord une vie "normale", c'est une vie qui s'ouvre à l'appel singulier que Dieu adressa jadis à Abraham : « *Va vers toi, quitte tes parents et ton pays, pour le pays que je te donnerai.* »

Honorer cet appel n'est pas forcément le chemin du laxisme ou de la facilité.

L'idéal et le chemin

Les idéaux chrétiens de la morale sexuelle empêchent certes que l'on réduise trop vite l'homme à un destin trop limité ; ils le rétablissent dans le dynamisme de son premier appel « *L'humanité est une entreprise surhumaine* », disait Jean Giraudoux.

Reste que la morale est pour l'homme et non l'homme pour la morale !

D'accord pour la sainteté en matière de sexualité mais à condition de ne pas confondre sainteté et héroïsme mortifère. La sainteté ne peut être que le fait d'un vivant. L'appel de l'Évangile n'est pas "sois un héros" mais "deviens aimable" !

Le rôle du Magistère est sans doute de réaffirmer des idéaux dans un contexte de forte banalisation de la sexualité. Mais l'Église, si elle veut être celle du Christ, ne doit pas seulement donner des leçons mais aussi ouvrir des chemins !

Pour avoir été maintes fois sollicité pour rencontrer des religieux ou religieuses en grandes difficultés, il me semble que les accompagnateurs qualifiés en ce domaine font gravement défaut. Beaucoup de ces personnes blessées affectivement oscillent entre un total laisser-aller et des efforts héroïques mais peu réalistes, toujours sur fond de total mépris d'elles-mêmes. Seul l'accompagnement permet alors de sortir du "tout ou rien" et de découvrir que le mépris envers soi-même est souvent une subtile stratégie pour maintenir un narcissisme excessif.

Appelée à cheminer vers l'amour à partir d'un accueil inconditionnel et la prise en compte de ses déterminations concrètes, la sexualité, même avec ses "ratées", peut alors à nouveau soutenir le goût de vivre et retrouver son statut originel de bénédiction.

PASTEUR DANS UN MONDE DE BETON

S'il y a un lieu que j'ai investi à Vénissieux, c'est bien mon quartier ! C'est au milieu de ce peuple que j'ai fait l'expérience d'être pasteur et ne croyez pas qu'il s'agisse d'un petit passe-temps écolo ou bucolique ! Ce fut une grande aventure dont je sors passablement modifié. Une aventure dont il m'est facile de distinguer trois temps.

La tentation de faire du bien

Au début, j'étais bien dans mon quartier. « *Serge, tout le monde le connaît et tout*

le monde l'aime bien » m'entendais-je répéter. Et c'était vrai. Bien sûr, j'étais parfois un peu fatigué de jouer le chauffeur, l'éducateur, l'animateur, le scribe ou le confident, mais que voulez-vous, c'est dans ma nature de rendre service et ces familles cumulaient tellement de handicaps : chômage, échec scolaire, toxicomanie, etc..

Et puis les pères sont tellement absents sur nos quartiers, alors je jouais volontiers les remplaçants !

Oui, j'étais bien dans mon quartier... l'appartement bourdonnait du babillage d'une multitude d'enfants et mon minibus chômait rarement le dimanche après-midi.

Il y avait cependant, au fil des années, l'impression de renforcer une passivité et un assistantat qui commençaient à me faire peur.

Le temps n'était-il pas venu de proposer à ces familles de faire quelque chose pour elles-mêmes ? et avec d'autres ?

Le temps n'était-il pas venu pour moi de résister un peu à la tentation de faire du bien ?

"N'aie pas peur, avance en eau profonde !" me soufflait mon ange gardien.

On ne se méfie jamais assez des anges gardiens !

La saveur si douce et si forte de l'Évangile

Cinq ans après mon arrivée, avec un papa du quartier, j'ai donc mis mon garage à disposition, en guise d'atelier. Mon objectif était double : d'une part, valoriser les adultes du quartier en leur proposant de transmettre leur savoir-faire et, d'autre part, responsabiliser des enfants et les sortir de leur esprit de consommateurs passifs et cela à partir d'activités de bricolage (réparation de vélos, construction d'un karting, préparation d'une fête, etc.). L'atelier anti-rouille était né !

J'ai connu alors les affres de l'accouchement. Beaucoup de ceux qui ont été au démarrage de cette entreprise enthousiaste s'en sont très vite exclus : incapacité à respecter les règles, non paiement de la cotisation mensuelle, impossibilité d'aller jusqu'au

bout d'un projet... Ma déconvenue fut grande et beaucoup d'abandons ressentis douloureusement car brisant d'anciens liens d'amitié.

"Serge, depuis qu'il est à l'atelier ce n'est plus le même" me suis-je alors entendu dire.

Faisais-je fausse route ? Il est vrai que je m'échauffais plus fréquemment qu'autrefois et que certaines mises au point un peu houleuses transformèrent certains alliés de jadis en adversaires farouches (mais n'est-ce pas le revers de la passion ?). Quant aux parents, ils restaient plus nombreux à commenter le match du haut des tribunes qu'à descendre prendre leur place sur le terrain et je ne manquais pas une occasion de le leur dire.

Adieu la bonne réputation ! fini l'homme de l'universel ! exit l'apôtre de l'unité !

L'atelier, qui dans mon idéal devait rassembler, a fait au contraire frontière. Il y eut "ceux qui en étaient" et "ceux qui n'en n'étaient pas". Car malgré les premières déconvenues le rameau avait poussé... Plus

d'une trentaine d'enfants et une quinzaine d'adultes forment aujourd'hui l'atelier qui est constitué en association et s'est vu attribuer un local par la municipalité. Certes, surtout depuis mon départ, l'atelier reste fragile mais un cadre est posé, un esprit s'est forgé, une solidarité est née, une équipe s'est constituée.

Que l'on en soit ou pas, l'atelier est devenu un élément structurant du quartier car il oblige chacun à se positionner par rapport à cette question : Et toi, que veux-tu faire de ta vie ? La réponse ne nous appartient pas. Mais créer dans nos banlieues si déresponsabilisées et si assistées des lieux où cette question soit posée et accompagnée, voilà l'un des nouveaux visages que pourrait prendre la mission.

« De l'or et de l'argent, je n'en ai pas, mais au nom de Jésus lève-toi et marche. »

Au début, j'étais bien dans mon quartier. C'était le temps un peu idyllique des fiançailles. Puis est venu le temps du sarclage et de l'émondage... Il y a dans certains actes de générosité une forme secrète

d'égoïsme : faire dépendre l'autre de soi, attirer la reconnaissance, apaiser sa culpabilité... Aimer suppose au contraire de se décentrer progressivement "il faut que je diminue pour que l'autre croisse". A l'amour passionnel doit succéder l'amour-alliance, cet amour qui prend le risque de décevoir et d'être déçu sans pour autant cesser d'être fidèle. Il est la condition même d'une vraie rencontre avec l'altérité. Cet amour-là suppose la foi (pas forcément religieuse).

Oui, faire alliance est une manière d'aimer qui m'a vraiment parlé dans mon petit coin de banlieue à Vénissieux.

Ce qu'il m'a été donné de goûter là, c'est la saveur si douce et si forte de l'Évangile risqué dans l'épaisseur humaine.

Aujourd'hui encore, j'en rends grâce.

Serviteur inutile

Le troisième temps fut celui de la séparation. Temps du désaisissement, de la confiance et de la foi : confier ceux de mon quartier à l'œuvre de grâce du Seigneur.

Il me faut réaliser que nous sommes dans notre utilité même des serviteurs inutiles. Car vient toujours un moment où il n'y a humainement plus rien à faire, vient toujours le moment où il n'y a plus que le respect absolu des libertés et la prière, et la souffrance devant la souffrance qu'on ne peut empêcher – c'est-à-dire encore la prière.

Alors je pressens, un peu, ce qu'est l'amour.

L'EGLISE : LIEU DE NOTRE PERPETUELLE MISE AU MONDE

J'ai peu de goût pour les lieux trop fortement marqués par l'identité chrétienne. Surtout, je me méfie de la foi lorsqu'elle s'organise en système (même sous une version aussi soft que celle du catéchisme de l'Eglise Catholique, par exemple).

N'est-ce pas le risque de toute religion ? devant la difficulté de vivre de la foi nue, elle se rabat sur un prétendu savoir la plu-

part du temps totalement imaginaire et souvent totalitaire. Prétentions absurdes ! Rien ne me paraît plus opposé à l'Esprit de l'Evangile que cet esprit de système.

L'Eglise catholique est souvent tombée dans ce travers (et la Mission de France aussi sans doute)... Mais j'eus la chance à Vénissieux de cheminer avec une communauté chrétienne et une équipe de prêtres d'une assez grande ouverture évangélique. Béni soit Dieu ! car une certaine forme d'appartenance à la communauté chrétienne m'est indispensable.

L'Eglise, celle qui écoute la Parole et célèbre l'Eucharistie, m'est indispensable comme lieu de ma perpétuelle mise au monde.

S'exposer à la parole

L'écoute de la parole est le lieu privilégié de ma relation avec Dieu. Il m'est arrivé de me demander si je croyais encore ou non en Dieu, mais je n'ai jamais cessé de

faire confiance à cette parole ! (Ce qui ne signifie pas que je lui suis toujours fidèle, hélas !)

Il est aberrant que les chrétiens aient si peu l'occasion d'approfondir, d'échanger et de partager cette parole : une parole, c'est pourtant fait pour circuler et pour susciter d'autres paroles ! Beaucoup de croyants butent aussi dans leur vie de foi sur des textes qu'ils ne lisent qu'à travers les interprétations les plus douteuses (cf. Le sacrifice d'Abraham ou l'invitation du Christ à l'aimer plus que notre père ou notre mère, ou l'exigence de tendre l'autre joue, etc.). Les Ecritures et en particulier l'Ancien Testament sont pour beaucoup plutôt obstacle que chemin vers Dieu ! J'avais rencontré moi aussi cette difficulté et jusqu'assez tard dans ma formation. C'est la participation à un groupe de lecture (avec des "psys" mais pas seulement) qui m'avait ouvert des horizons nouveaux.

Lire les Ecritures à plusieurs, sans craindre d'être "insolents" envers les textes, en mettant de côté ce que l'on croit savoir est une expérience enrichissante et libératrice.

Comment dès lors n'aurais-je pas eu à cœur de faire exister, à Vénissieux, des lieux où cette parole puisse être ainsi exposée ? Exposée dans un premier temps à la critique, à la contestation, voire au rejet pour être ensuite le plus souvent réentendue, les uns par les autres, les uns grâce aux autres, comme une parole de vie.

C'est aussi lorsqu'il *s'expose* sur la croix que le Verbe qui s'est fait chair nous parle le mieux, parce qu'il a cessé de vouloir convaincre et renvoie chacun à sa liberté. Ainsi, la parole de Dieu exposée en groupe nous exposait à notre tour ; et là commençait pour chacun une véritable aventure spirituelle.

Ce service de la Parole est sans doute ce que j'ai fait de mieux à Vénissieux dans le cadre de ma responsabilité pastorale. Et avec le plus de plaisir.

Eveiller à une présence

En aumônerie avec les jeunes du second cycle, mon rôle n'a jamais été non plus

d'imposer une doctrine ni de faire entrer coûte que coûte dans un ritualisme. Mon souci premier fut d'éveiller à une présence, mettre en contact avec une source... La révélation chrétienne est une personne et je me vis comme au service de cette rencontre dont nul n'est le maître : Dieu vient rejoindre chacun sur son chemin et à son heure. Mais nous avons la responsabilité de proposer des espaces pour que les hommes puissent s'ouvrir au mystère du Christ. (Et la liturgie est l'un de ces espaces privilégiés, si souvent négligée ou bâclée, hélas !)

L'année dernière, chez les sœurs de Mazille, un groupe de jeunes qui se préparaient à la confirmation témoignaient de la réelle possibilité de cette rencontre. Plusieurs disaient : « *Nous hésitions à faire ce pas de la confirmation car nous avons beaucoup de doutes et nous ne sommes pas très sûrs de nous ! Mais durant ce week-end nous avons découvert que le Christ, lui, nous faisait confiance.* » Ces jeunes exprimaient avec leurs mots à eux ce qui est à mon sens au cœur de la foi : notre fidélité au Christ c'est

le Christ lui-même. Et c'est seulement pour-
quoi nous pouvons avoir l'audace de nous
engager à marcher à sa suite.

"Le Seigneur fit pour moi des mer-
veilles"... ce "pour moi" paraît bien égoïste,
voire mesquin, et pourtant il est un point de
départ auquel j'ai appris à donner de plus en
plus d'importance.

Et toi, qu'est-ce que le Seigneur a fait
pour toi ? Quelle est ta propre histoire de
salut avec Dieu ? Il m'arrivait de poser cette
question à des jeunes (ou des moins jeu-
nes)... Après quelques minutes de perplexité,
quelqu'un se jetait à l'eau et le partage qui
suivait était toujours d'une grande intensité.

Beaucoup de ceux qui fréquentent
aujourd'hui une aumônerie sont demandeurs
d'un savoir ; cette requête est à honorer sur-
tout dans un contexte d'effacement de la cul-
ture chrétienne : Il n'y a pas de foi possible
sans un minimum d'initiation. Mais il n'y a
pas non plus d'aventure croyante sans enga-
gement d'une liberté. Comme toute éduca-
tion, l'éducation chrétienne vise en dernier

ressort à susciter une parole à la première
personne.

« *Et toi, qui dis-tu que je suis ?* »

A Vénissieux, j'ai fait à nouveau l'expé-
rience que la vie en Eglise ne nous enferme
pas obligatoirement dans une relation chau-
de et privée avec notre Dieu. Lorsqu'elle est
authentique, cette vie est par essence créatri-
ce : elle provoque des courants de lumière et
de force capables d'éclairer et de dynamiser
tous les domaines de notre existence ; car
Jésus-Christ n'a pas révélé un Dieu qui soit
un "compartiment" de la vie mais la profon-
deur même de toute vie.

Durant ces presque dix ans, dans tous
les secteurs de mon existence, je me suis ef-
forcé d'être au service de la vie, la vie et rien
d'autre... mais la vie dans toute sa hauteur,
sa largeur et sa profondeur : une vie habitée,
aimantée par l'amour (même petitement,
même maladroitement).

Je le crois : l'amour est le seul vrai mys-
tère qui vaille. L'amour est la réalité la plus

commune et en même temps la plus rare, la plus lumineuse et la plus obscure, la plus désirable et la plus redoutable, la plus décrite et peut-être pourtant la moins connue. Seul celui qui aime sait ce qu'est l'amour.

Aujourd'hui je prends un tournant, mais j'espère ne pas changer de cap ! Où que mes pas me conduisent, qu'ils me fassent progresser dans le mystère de l'amour, en union

avec les compagnons de la Mission et avec la grâce de Dieu.

"Amour avant la mort". Peut-être puis-je risquer une dernière interprétation de cette étrange prophétie : "Aimer avant la mort" comme on dit "Se couvrir avant de prendre froid", c'est-à-dire aimer pour ne pas mourir ?

« Celui qui aime est déjà passé de la mort à la vie. »

L'épreuve du sexuel

Philippe PORRET
psychanalyste (Grenoble)

Réfléchir à l'articulation entre les dimensions psychique et spirituelle de l'homme, tel est le souci de la revue "Souffles". Nous sommes en relation d'amitié et d'entraide avec les gens qui l'animent. Ils ont bien voulu nous autoriser à reproduire cette réflexion de fond.¹

« *Le prochain : à quelle distance ce qui n'est pas toi commence-t-il d'être proche ?* »
(Claude Roy, *Temps variable avec éclaircies.*)

La sexualité est souvent évoquée aujourd'hui sur le mode de l'évidence, de la banalité. Qu'il s'agisse des comportements sexuels des uns ou des autres, le plus frappant est qu'on en parle sans retenue aucune dans le champ social : à la télévision dans

les "reality shows", dans les familles ou devant les enfants. Comme s'il s'agissait d'un fait public, d'une réalité objective et impérative. Ainsi sont apparus simultanément une idéologie normative avec un programme simple ("Sois libéré(e)"), et un mot

1. - Article paru dans la revue "SOUFFLES - Présences et perspectives en santé mentale" - 5 rue du Sommerard, 75005 Paris (Tél. : 01 40 46 08 36). N° 133. Avril 1994. *L'épreuve du sexuel* (40 F.).

aujourd'hui passé dans le vocabulaire courant, le sexe, pour désigner un champ d'activités, de pensées ou de comportements sur le mode des besoins élémentaires, de l'hygiène de vie au même titre que l'alimentation, le sommeil, le sport, etc..

Le discours sur le sexe ignore ainsi volontairement la subjectivité pour créer une sorte de référent énigmatique auquel tout doit être ramené dans la logique globale d'un bon fonctionnement. De fait, chaque fois qu'il est question de sexe, publiquement, c'est la plupart du temps pour promettre ou tenter de restaurer quelque chose qui ne fonctionne pas ou, pour parler savamment, qui dysfonctionnerait. Les réparateurs professionnels ne manquent pas, mais on peut s'interroger sur la persistance de cette plainte, de cette exigence parfois qui se font entendre non seulement chez le médecin, le sexologue, mais aussi en psychothérapie ou durant une analyse : Comment faire pour que ça se passe comme je le voudrais, que ça soit sans histoires ?

C'est justement la prise en compte de cet écart si décevant et les histoires de ce ça, qui mettent en lumière la responsabilité propre de celui qui se plaint ou qui dénonce : le sexe, comme discours creux, cède alors la place à l'épreuve du sexuel pour le sujet qui parle. Car la sexualité a partie liée à l'histoire, aux remaniements des questions héritées de l'enfance, aux cicatrices vives qu'ont laissées leurs réponses. La sexualité, précisément, ne va pas de soi. Elle s'enracine dans les épreuves les plus marquantes qu'a fait chaque sujet de sa détresse en venant au monde, de sa solitude au cours de l'enfance, de la séparation avec le premier autre passionnément aimé, idéalisé ou tyrannisé : elle se dialectise dans la découverte problématique de la différence des sexes, avec les multiples conséquences qu'elle entraînera au cours de l'adolescence.

En somme, la sexualité est traversée par les épreuves, par les représentations qui les ont accompagnées, leur ont donné existence : loin de se résumer à une série de comportements fonctionnels plus ou moins

adaptés, elle est intrinsèquement de l'ordre de l'identité et de l'altérité, du soi et du pas soi, et, comme telle, s'enracine dans le champ de l'inconscient. Parler de "sa" sexualité, c'est donc sortir du cocon qu'on voudrait rétablir pour que ça marche sans histoire, pour se décentrer et considérer ce qui nous divise, ce qui, sans cesse, nous ramène à une attente déçue, à une idéalisation d'un autre, homme ou femme, qui, par sa présence sans faille ou la permanence de son désir, devrait nous dégager de l'épreuve de l'existence, de l'absence ou du manque qu'elle comporte inéluctablement.

La sexualité est donc une rencontre et une épreuve : loin de se limiter aux rapports entre les humains, elle porte son potentiel différenciateur au cœur de chaque sujet. Il ne s'agit donc pas d'une question interrelationnelle ou psychologique, où il ne faudrait qu'adapter chacun à sa chacune, comme pourrait le faire une sexologie éclairée. Plutôt doit-on y entendre une problématique intrapsychique qui concerne autant les rapports à l'identité sexuée

(Qu'est-ce qu'un homme ? Qu'est-ce qu'une femme ?) que la tension subjective, psychique qui résulte, pour un sujet, d'être simplement en présence d'un autre, en rapport avec un autre : Que me veut-il(elle) ? M'annexer, me faire disparaître, en totalité ou en partie ? Disparaître et me laisser seul(e) ?

Le différend

Chacun sait les difficultés qu'occasionne parfois la sexualité dans un couple. Passés les premiers temps où les rapports sexuels témoignent de ce qui ne peut encore se dire autrement entre amants et qui les pousse impérieusement l'un vers l'autre, une différence apparaît souvent par la suite : l'un souhaiterait poursuivre sur le même mode pour signifier le lien, l'autre entend exprimer différemment ce qu'il ressent et que les rapports ne peuvent dire complètement. Cette différenciation qui se produit entre un homme et une femme, engagés dans une vie commune, peut se traduire en un différend parfois extrêmement violent,

tant la passion enflamme et obscurcit les cœurs. C'est toujours à ce moment que le discours sur le sexe apparaît, avec son objectivation sur la norme en matière d'appétence, et qui risque de refermer un couple sur son sadisme, sur le déplacement des déceptions passées ou présentes de chacun.

Le désir sexuel, ou la sexualité, ont à voir avec ce qui parle en chacun, et qui ne se confond pas avec ce qu'il veut dire. La sexualité humaine n'a de sens et de chance que dans ce qui échappe à la maîtrise du discours, des conduites, des usages et des normes : ce n'est qu'à ce prix que sont maintenus l'aventure du désir et l'inédit d'une rencontre. Or, la difficulté tient au fait que l'une des dimensions de la sexualité est précisément de faire un avec l'autre dans le plaisir momentané d'une complétude ou d'une communion. La sexualité fait ainsi usage et obstacle à la répétition. Elle appelle et fuit la routine. D'où les turbulences

qu'elle fait surgir entre l'homme et la femme qui s'aiment, comme en chacun d'entre eux.

On aurait tort de considérer la sexualité de couple de manière objectivante. Plutôt y a-t-il à envisager des sexualités au pluriel, faites du rapport que chacun entretient avec son imaginaire, son fantasme, le manque-à-être...

En d'autres termes, il y a toujours comme obstacle et comme visée un élément tiers entre les deux partenaires sexuels, et qui rend impossible la fusion dans la complémentarité : de deux, ne plus faire qu'un. Comme le remarquait un humoriste anglais, quand un homme et une femme sont mariés, ils ne deviennent plus qu'un : la première difficulté est de savoir lequel !

Plus sérieusement, Louis Bernaert¹ constate qu'entre les amants « *joue toujours ce rapport – de quelque façon qu'ils le*

1.-Louis Bernaert : *La sexualité escamotée* (in *Aux frontières de l'acte analytique*. Paris, Seuil, 1987).

soutiennent – à la castration, au manque. Qu'on désigne cet élément tiers en disant que, dans tout rapprochement sexuel entre l'homme et la femme, la prohibition de l'inceste est toujours présente, ou que l'on dise que l'organe négativé est toujours là, on affirme la même chose : jamais l'homme et la femme ne sont simplement deux. »

La sexualité apparaît donc comme ce qui fait appel à la différence absolue, la différence des sexes, et ce qui passe son temps à essayer de l'abolir, le temps ou l'espace d'une rencontre. Inutile donc de souligner les inévitables malentendus et conflits que ce double mouvement génère en chacun et entre les deux partenaires, puisqu'il souligne, révèle et en même temps veut résoudre ce qui nous est le plus familier et le plus étranger. La sexualité n'est pas simplement la somme des pulsions, attentes, demandes qui nous relient à l'autre sexe ; elle est au cœur même de ce qui nous fait différents de ce que nous pensons être, de ce que nous

voudrions être, de la statue que nous confondons avec ce qui parle en nous. Le sexuel est de l'ordre de l'épreuve, parce qu'il s'appuie sur ce que nous approuvons ; il nous amène sans cesse à un décalage, à une division intérieure.

Dès lors, ce malaise dans la civilisation que traduisent souvent la plainte ou les tourments au sujet de la vie sexuelle apparaît-il plus structural que conjoncturel. Ce qui n'incite pas nécessairement au pessimisme comme si l'existence humaine était vouée au déplaisir et à la désillusion. Mais peut-être le plaisir de la rencontre n'est-il possible que dans le renoncement à toute garantie, à tout automatisme, à tout fondement naturel ?

C'est parce qu'il subvertit cette logique du toujours là que le plaisir de la rencontre surgit là où on ne l'attendait pas, là où on ne le voyait pas venir. Comme une étincelle ou peut-être comme un effet de vérité : toujours neuf.

"Qu'il me baise des baisers de sa bouche"

(Cant. I, 2)

Présentation par Jean-Marie PLOUX

Que peut-on proposer de mieux, dans un numéro de la LAC consacré à l'affectivité et à la sexualité humaine, que d'emprunter le chemin suivi par certains Pères de l'Eglise dans leur commentaire du Cantique des Cantiques ?

Le lecteur contemporain sera sans doute un peu dérouté par la manière très spirituelle – et même platonisante – dont les Pères lisent ce texte si évidemment charnel, érotique, qui est, à sa manière, aussi incongru dans la Bible que le livre de la Révolte de Job. Du moins pour ceux qui ont une certaine idée du convenable divin...

Cependant, en n'hésitant pas à prendre ce livre de la passion charnelle pour fondement et illustration de la quête mystique de Dieu, les Pères de l'Eglise contribuaient à lui donner,

dans son ordre, son éminente dignité. Et en proposant leur lecture mystique, ils conviaient les hommes à vivre leur amour humain à cette hauteur...

A la fin de ses "Liminaires", Guillaume de Saint-Thierry¹, écrit : "*O Amour, de qui tout amour, même le charnel, même le dégénéré, tient son nom ; Amour saint et sanctifiant, pur et purifiant, vivifiante vie, ouvre-nous donc ton saint Cantique, dévoile le mystère de ton baiser, le sens profond de ton murmure léger, par lequel tu modules au cœur de tes enfants ta vertu et les délices de ta douceur.*"²

Voici donc quatre extraits commentant le même verset : "*Qu'il me baise des baisers de sa bouche.*"

* * *

1. - Guillaume de Saint-Thierry (1085-1148). Moine bénédictin puis abbé de Saint-Thierry près de Reims, Guillaume est connu pour ses écrits mystiques. Ami de Saint-Bernard, il démissionne à cinquante ans de son abbatiat et se fait simple moine (en 1135) à l'abbaye de Signy, fondation de Cîteaux. C'est là qu'il écrit son *Exposé sur le Cantique des cantiques*. Plus tard, il sera mêlé à la controverse contre Abélard. Il écrit ensuite une Lettre aux frères du Mont-Dieu qui traite de la vie monastique et mystique et qui, sous le nom de Saint-Bernard, aura un immense retentissement.

2. - *Exposé sur le Cantique des cantiques*. – Liminaire 25 – Texte latin, introduction et notes J.-M. Déchanet o.s.b. traduction française M. Dumontier o.c.s.o.. Sources chrétiennes n° 82. Ed. du Cerf, 1962. p. 103.

. Origène

Origène. Né à Alexandrie vers 185. Son père meurt martyr quand lui a dix-sept ans. Disciple de Pantène et de Clément d'Alexandrie. A vingt ans, il ouvre une école de grammaire. A partir de 211, il enseigne la "philosophie chrétienne". Grand exégète, enseignant hors pair, en 232 il quitte Alexandrie dont l'évêque le persécute. Ordonné prêtre à Césarée. Il meurt peu après la persécution de Dèce dont il a été victime, soit après 251.

[...] Mais citons ici les paroles mêmes dans lesquelles se fait entendre la première fois la voix de l'Epouse en prière. « *Qu'il me baise des baisers de sa bouche.* » En voici le sens. Jusques à quand mon Epoux m'enverra-t-il ses baisers par Moïse, m'enverra-t-il ses baisers par les prophètes ? Ce sont les lèvres mêmes de l'Epoux que je désire atteindre ; qu'il vienne lui-même, qu'il descende lui-même. Elle prie donc le Père de l'Epoux, et lui dit : « *Qu'il me baise des baisers de sa bouche.* » Et parce qu'elle mérite de voir s'accomplir en elle cette parole prophétique : Pendant que tu parles encore je dirai : « *Me voici* », le Père de l'Epoux exauce l'Epouse, il envoie son Fils. Et voyant celui dont elle demandait la venue, la voici qui cesse de prier et

lui parle de tout près : « *Parce que tes seins sont meilleurs que le vin et l'odeur de tes parfums est au-dessus de tous les aromates.* » L'Epoux donc, le Christ, envoyé par le Père, vient oint vers l'Epouse et s'entend dire : « *Tu as aimé la justice et détesté l'iniquité ; c'est pourquoi Dieu, ton Dieu, t'a oint de l'huile de la joie, de préférence à tous compagnons.* »

Si l'Epoux vient à me toucher, moi aussi je serai de bonne odeur et ointe de parfums et jusqu'à moi aussi se communiqueront ses parfums en sorte que je pourrai dire avec les Apôtres : « *Nous sommes la bonne odeur du Christ en tout lieu.* » [...]

« *Qu'il me baise donc des baisers de sa bouche.* » C'est l'usage des Ecritures de mettre l'impératif pour l'optatif, comme en ces mots : « *Notre Père qui es au ciel, que ton nom soit sanctifié* » au lieu de "puisse-t-il être sanctifié" ; de même ici : « *qu'il me baise des baisers de sa bouche* », au lieu de "puisse-t-il me baiser". Ensuite, l'Epouse aperçoit l'Epoux ; il vient ruisselant de parfums, et pouvait-il venir autrement vers l'Epouse ? Le Père pouvait-il envoyer autrement le Fils aux noces ? De divers parfums il l'a oint, et l'a fait Christ.¹ [...]

1. - *Homélie sur le Cantique des cantiques*. Introduction et notes : Dom Olivier Rousseau o.s.b.. Sources chrétiennes n° 37. Ed. du Cerf, p. 63 et sq.

. Grégoire de Nysse¹

[...] Moïse, "la jeune fille", aimait son fiancé, comme le montrent les paroles de la jeune femme apparaissant dans le Cantique : « *Qu'il me baise des baisers de sa bouche* » (Ct 1, 2) ; et sa fréquentation, que Dieu lui a accordée, face contre face selon le témoignage de l'Écriture (Ex 33, 11), l'amenait à désirer davantage encore de tels baisers, après tant de manifestations divines, et à souhaiter voir l'objet de ses désirs comme si jamais elle ne l'avait contemplé. De la même façon, tous les autres qui voulaient au fond de leur cœur trouver Dieu, n'en finissaient pas de désirer et voyaient dans tous les dons divins qui leur permettaient de jouir de lui comme une occasion et une excitation redoublant leur amour.

L'âme également, unie à Dieu, ne peut se rassasier de sa jouissance et son désir est d'autant plus grand et ardent qu'elle est largement habitée par la beauté. Puisque les mots du fiancé sont esprit et vie, puisque celui qui s'attache à la Vie passe de la mort à la vie, selon les paroles du Seigneur, pour ces raisons, l'âme, la jeune fille, veut s'approcher de la source de la vie spirituelle. Et cette source est

la bouche du fiancé, d'où jaillissent les paroles de la vie éternelle pour emplir la bouche qui les appelle ; ainsi faisait le prophète dont la bouche attirait l'Esprit. Celui donc qui boit l'eau de la source doit appliquer ses lèvres sur ces lèvres et cette source est le Seigneur, qui déclare : « *Si quelqu'un a soif, qu'il vienne vers moi, et qu'il boive* » (Jn 7, 37) ; aussi l'âme assoiffée souhaite-t-elle approcher sa bouche de celle qui fait couler la vie comme d'une source, et elle s'écrie : « *Qu'il me baise des baisers de sa bouche* » (Ct 1, 2).

Celui qui fait sourdre la vie universelle, qui veut le salut de tous, souhaite que tous les hommes sauvés connaissent un tel baiser. Car il purifie de toute souillure. Je crois pouvoir ainsi distinguer un reproche dans les paroles que le Seigneur a adressées à Simon le lépreux : « *Tu ne m'as pas donné de baiser* » (Lc 7, 45). En vérité, tu aurais été guéri si ta bouche t'avait attiré la pureté. Mais Simon était sans doute sans amour, trop préoccupé des excroissances que la maladie avait fait naître en sa chair et qui l'empêchaient de progresser dans le désir de Dieu.¹ [...]

1. - Grégoire de Nysse. Présentation dans LAC n° 174 (Sept-Oct. 1995).

2. - *Le Cantique des cantiques*. Présentation par Hans Urs von Balthasar. Traduction de C. Bouchet et M. Devailly. *Les Pères dans la foi*. Migne 1992, p. 50-51.

• Grégoire le Grand

Grégoire le Grand. Né à Reims vers 540. Education "classique" Préfet de la Ville en 573. Mais transforme sa maison en couvent et renonce à sa charge. Se fait disciple de Saint-Augustin. En 579, ordonné diacre par le Pape Pélage II qui l'envoie à Constantinople. Revient vers 585 et reprend sa vie monastique. Mais il est élu Pape en 590. Il reste un contemplatif mais il a autant le souci de la vie de l'Eglise universelle et de la mission (Grande Bretagne vers 596). Meurt en 604.

[...] « *Qu'il me baise des baisers de sa bouche.* » Vers elle le Seigneur avait envoyé les anges, vers elle les patriarches et les prophètes, porteurs de dons spirituels ; pourtant ce n'était plus les cadeaux transmis par les serviteurs de l'Epoux qu'elle désirait accueillir, mais maintenant l'Epoux en personne. Représentons-nous le genre humain tout entier depuis le début du monde jusqu'à sa fin, c'est-à-dire toute l'Eglise, comme une Epouse unique qui avait reçu des arrhes sous forme de don spirituel par la Loi ; cependant, c'était la présence de son Epoux qu'elle désirait en disant :

« *Qu'il me baise des baisers de sa bouche.* » Soupirant en effet après l'avènement du médiateur entre Dieu et les hommes, après l'avènement de son rédempteur, l'Eglise sainte adresse au Père des paroles de prière pour qu'il envoie son Fils et qu'il l'illumine de sa présence, pour que ce ne soit plus par la bouche des prophètes, mais par sa propre bouche, qu'il adresse la parole à cette même Eglise. Aussi est-il écrit dans l'Evangile au sujet de cet Epoux, au moment où il était assis sur la montagne et où il énonçait les paroles de ses sublimes préceptes : « *Ouvrant sa bouche*, Jésus dit. » Comme s'il était dit : Il ouvrit alors sa bouche, lui qui avait auparavant ouvert la bouche des prophètes, pour exhorter l'Eglise.

Mais voici que, tandis qu'elle soupire, tandis qu'elle le cherche comme s'il était absent, elle perçoit soudain sa présence. En effet, la grâce de notre Créateur a ce pouvoir de nous faire jouir de sa présence dès que nous parlons de lui en le cherchant. Aussi est-il écrit dans l'Evangile qu'au moment où Cléophas et l'autre disciple s'entretenaient de lui en chemin, il leur fut donné de le voir soudain présent.¹ [...]

1. - *Commentaire sur le Cantique des cantiques* (12-13). Introduction, traduction notes par R. Bélanger. Sources chrétiennes n° 314. Ed. du Cerf, p. 89-91.

. Guillaume de Saint-Thierry

[...] Voici donc l'Epouse hors des celliers du Roi. On l'y avait introduite pour contempler les attraits de l'Epoux ; et depuis qu'elle en a goûté, qu'elle en a expérimenté l'aimable excellence, c'est l'Attrayant lui-même, que ses attraits rendent si recommandable, c'est lui seul maintenant qu'elle désire : riche des arrhes de l'Esprit, elle languit après le salut de Dieu. Je suis lasse, dit-elle, de ces celliers que l'Epoux en allé a laissés vides ; lasse de ces promesses, chaque jour ressassées, de ces secrets obscurs, de ces paraboles et de ces proverbes ; lasse de miroir et d'énigme. C'est le mystère du Royaume de Dieu après quoi je soupire ; c'est une claire révélation du Père que je réclame ; face à face, les yeux dans les yeux, baiser à baiser : « *Qu'il me baise d'un baiser de sa bouche.* »

Mais pourquoi dire comme d'un absent : « *Qu'il me baise* », et non plutôt : "Baise-moi" ? Dans les celliers, l'Epouse, on le devine, multiplia ses efforts pour voir l'Epoux face à face, comme il est, et pour le connaître comme lui-même il la connaît : ce qui constitue le baiser

dans sa perfection. L'Epoux, de son côté, par le ministère des prophètes, des apôtres et des autres docteurs, par la science des Ecritures, lui offrit, pour ainsi dire, un assortiment de baisers de sa grâce ; puis, feignant de l'avoir satisfaite, il s'écarta et s'enfuit. Elle, aussitôt, de se plaindre amèrement, comme on se plaint d'un absent, et, impatiente, de le poursuivre de ce cri : « *Qu'il me baise d'un baiser de sa bouche.* » Autre dit : Jusques à quand subirai-je ces baisers inopportuns d'une science qui ajoute à ma douleur ? Eh ! je le sais, je ne le mérite pas, ce baiser de perfection ; je n'en mérite aucun ; néanmoins, avant de s'éloigner de moi, qu'il me fasse l'aumône d'un baiser de sa bouche ! Bien sûr, un baiser par procuration est bon aussi, mais à passer de vase en vase on ne le voit guère conserver intacte la force de son charme. Ce qu'apportent les ministres de l'Epoux, c'est objet de connaissance ; mais ce qu'insuffle le souffle de sa bouche à lui, et de son baiser, c'est objet de saveur, qu'un jour on savourera en plénitude, lorsqu'en lui la joie sera pleine.¹ [...]

1. - *Exposé sur le Cantique des cantiques.* Loc. cit. n° 35-36, p. 119-121.

Un corps de chair

Xavier LACROIX

Ed. du Cerf. 1992.

Les prises de position de l'Eglise sur la sexualité peuvent apparaître à beaucoup comme maladroites et inspirées par une certaine forme de méfiance à l'égard du corps. L'église aurait du mal à sortir d'un dualisme esprit/corps qui valorise le premier aux dépens du second. Ce dernier symboliserait la finitude de notre condition et serait plus occasion de péché que de salut. L'ouvrage de Xavier Lacroix se situe dans une perspective tout à fait différente et il cherche au contraire à montrer la place essentielle du corps dans la vie humaine et dans la vie chrétienne. Sans tomber

dans une apologie sans limite du plaisir charnel qui céderait à certaines sirènes contemporaines, il cherche à montrer que le corps est une détermination fondamentale de toute vie humaine et que les gestes de l'union charnelle sont au contraire susceptibles d'être le support et le lieu d'incarnation de la vie spirituelle. X. Lacroix cherche à conjurer toutes les formes de dualisme qui ont abouti à une dévaluation du corps. Une religion qui affirme que "le Verbe s'est fait chair" ne peut opposer de façon irréductible le plaisir et le salut. Son livre est exigeant et certaines

pages empruntent assez largement au discours philosophique de la Phénoménologie. Mais les analyses qui sont faites de la relation sexuelle dans tous ses aspects et la réflexion qui est proposée sur la place de la sexualité dans la vie humaine sont très éclairantes. Ce livre peut fournir des repères utiles à ceux qui se sentent déboussolés dans un monde où tous les discours sont tenus et où l'Eglise a parfois du mal à se faire entendre..

I. - Du plaisir à la relation

L'auteur situe son propos dans un contexte moderne où l'acte sexuel apparaît de plus en plus dissocié de l'engagement dans le mariage ou de la procréation : Le plaisir doit être sans entrave et la sexualité vécue dans la légèreté de l'instant. La sexualité devient un jeu gratuit qui se joue des interdits.

X. Lacroix perçoit bien ce que peut avoir de positif cette revalorisation



sation du plaisir et de la sexualité... Mais il montre en même temps comment une sexualité qui s'en tiendrait au pur immédiat risque de s'émousser et de tomber dans l'insignifiance. Le plaisir vécu avec le partenaire vaut en lui-même et il faut le considérer à ce titre. Mais il est aussi porteur d'une autre dimension, il contient les germes d'une autre forme de relation à l'égard d'autrui qui dépasse le seul immédiat... Une sexualité qui ne serait que la recherche d'un plaisir présent engendre une forme de malaise et de vacuité. Il y a là l'indice d'un dépassement nécessaire en direction d'une autre forme de relation qui s'inscrit dans un temps plus long...

Ainsi s'opère le passage à l'ordre éthique où je me sens d'une certaine façon obligé par l'autre. Le plaisir garde sa richesse propre mais, par une de ses virtualités, il peut se prolonger dans une relation que je choisis et qui me place dans une certaine dépendance vis-à-vis de mon partenaire.

X. Lacroix se livre ici à des analyses extrêmement fines et très éclairantes du vécu qui s'inspirent en particulier de Lévinas et de Cl. Bruaire. Il s'agit de mettre à jour toutes les harmoniques d'une expérience complexe pour aider à en décrypter le sens sans la réduire.

Avec ce passage à l'éthique, le plaisir n'est plus alors vécu comme la seule recherche de soi-même mais on entre dans une dynamique de don. Cet altruisme n'est pas opposé au plaisir mais il en est au contraire la continuation. L'obligation à l'égard d'autrui ne contredit pas le plaisir, elle en développe une virtualité essentielle.

L'éthique dévoile ainsi une signification possible de ce qui était vécu dans la sensation. Il y a dans l'acte charnel une potentialité de sens qu'on peut mesurer lorsqu'il se prolonge dans la responsabilité exercée vis-à-vis de celui que j'aime. La responsabilité à laquelle j'accède me révèle quelque chose qui était contenu dans la sensation mais qu'elle ne pouvait, à elle seu-

le, mettre en évidence. Un sens s'impose qui n'est pas projeté de l'extérieur de façon extrinsèque mais que le geste lui-même ne suffisait pas à faire apparaître de façon intrinsèque. Le rôle du langage est ici tout à fait essentiel pour permettre l'expression de ce passage. L'irruption de l'autre m'évite de m'enfermer en moi-même et elle va permettre la création du lien. La fécondation sera une forme possible de cette altérité.

Ainsi le plaisir est-il rétabli dans toute la richesse de ses virtualités. Mais en même temps on mesure que cette richesse se fonde en partie sur l'intégration à une réalité plus vaste que la limitation au seul plaisir ne permet pas d'atteindre. Le même rapport va se jouer dans l'accès à la dimension spirituelle.

II. - Le corps, lieu d'alliance

La foi chrétienne va proposer un sens qui était en germe dans la relation éthique. Elle va montrer

comment ce qui est vécu dans l'acte charnel est un acte d'amour et un acte qui peut me relier à la création et à Dieu. Là encore, il faudra laisser à la relation d'amour dans laquelle je m'engage vis-à-vis de l'autre sa consistance et son autonomie, tout en montrant de quoi elle peut être porteuse.

La foi ne sacralise pas le corps, elle en fait un moyen de sanctification. La Création telle que la présente l'Ancien Testament est une séparation. La nature et l'homme y acquièrent leur autonomie, rendant ainsi possible un mouvement libre d'alliance avec Dieu. Le corps peut devenir médiateur de cette relation à Dieu dans la mesure où c'est par lui que peut se nouer le rapport à autrui. L'union des corps est une expression de l'alliance et elle en appelle le renouvellement. Et le mariage peut être le moyen de marquer officiellement cet engagement dans la réciprocité.

Le rapport à autrui me fait entrer dans une dynamique de désapro-

priation. Je suis poussé plus loin que moi-même et vais pouvoir ainsi me rendre disponible à la rencontre de Dieu. La chair n'est plus un obstacle à la foi. Elle n'y conduit pas nécessairement non plus. Mais elle est porteuse d'un sens qui mène au-delà d'elle-même.

X. Lacroix s'inscrit dans une théologie de la création qui valorise la continuité entre les registres. Il ne s'agit pas de nier la nouveauté apportée par la foi avec la part de rupture que cela suppose. Mais il faut aussi voir sur quelles réalités notre foi peut prendre corps.

Ce livre restitue à L'Incarnation toute son importance : le Verbe s'est fait chair, non pour la condamner, mais pour la sauver. La sexualité n'est pas perverse en elle-même et elle peut être porteuse d'une ouverture qui est un facteur essentiel d'humanisation et de sanctification. Dieu ne se donne à la liberté qu'à travers la chair. La sexualité n'est pas honteuse mais

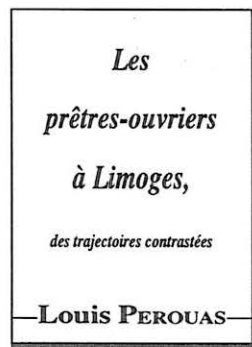
elle doit être comprise dans une perspective plus large que celle qui prévaut souvent aujourd'hui. C'est en ce sens que ce livre est éclairant.

Les deux derniers chapitres du livre traitent de la fornication et des relations préconjugales. Les analyses précédentes aident à mieux percevoir les limites afférentes à ces pratiques de la sexualité hors du mariage. Mais leur rejet ou leur condamnation sera d'autant plus crédible qu'elle se fera au titre d'une pratique responsable de la sexualité qui l'aborde de façon positive et qui est capable d'en faire valoir toutes les richesses.

Ce livre exigeant apporte des repères qui sont bienvenus dans un univers souvent marqué par le non-respect d'autrui ou le non sens. Il indique la voie d'une possible parole des chrétiens tout à la fois libre et critique.

Présenté par Nicolas RENARD

Les prêtres-ouvriers à Limoges, des trajectoires contrastées



Louis PÉROUAS (Paris, L'Harmattan, 1996, 135 pages.)

Les grandes synthèses d'Emile Poulat ou de François Le Prieur ont relaté la genèse et l'expérience des prêtres-ouvriers en France, comme le rappelle l'excellente préface d'Etienne Fouilloux. Le livre de Louis Pérouas recouvre un champ beaucoup plus restreint de cette histoire. Mais il lui apporte un

éclairage singulier. Il s'efforce de replacer cette "aventure" dans un double contexte. Il la situe dans l'évolution sociale et la mentalité politique et populaire d'une ville moyenne : Limoges, la "ville rouge". Et il l'inscrit dans une église locale, stigmatisée parmi les diocèses les plus déchristianisés, mais ouverte à

de multiples et diverses expériences missionnaires.

Avec toute la rigueur des outils de l'historien, l'auteur reconstitue l'itinéraire d'une dizaine de prêtres entre l'automne 1947 et la condamnation romaine de 1954. Il travaille essentiellement sur des documents d'archives qu'il a pu trouver ou qui lui ont été soumis. Auxquels s'ajoutent quelques témoignages écrits, qu'il a collationnés avec ceux qu'il a lui-même recueillis.

L'enracinement de ces prêtres dans la vie et la lutte de la classe ouvrière les éloigne progressivement du clergé et de la vie ecclésiale diocésaine. Débats et divergences, avec l'évêque, avec les militants de l'action catholique ouvrière, jalonnent cette mise à

distance. Cette "déchirure" interviendra à l'intérieur même du groupe, quand surviendra le drame de la condamnation romaine. Le sous-titre de l'ouvrage en dévoile les effets : "Des trajectoires contrastées".

Il faudra attendre l'après concile, en 1966, pour que se poursuive cette mutation ecclésiale engagée par les pionniers de 1947. Ils seront une quinzaine de prêtres-ouvriers à Limoges entre 1966 et 1994. Leur quasi extinction aujourd'hui soulève une double question. Pourquoi ce greffon n'a-t-il pas tenu sur le rameau de cette église locale ? Et, en corollaire, la figure du ministre du prêtre-ouvrier, par sa présence au travail et à la vie des hommes, ne se heurte-t-elle pas au modèle trop figé et surdominant du ministre presbytéral dans l'église ?